

ARCHIVES
DU
MAGNÉTISME ANIMAL.
TOME SECOND.

IMPRIMERIE DE P. GUEFFIER,
RUE GUÉNÉGAUD, N° 31

ARCHIVES

DU

MAGNÉTISME ANIMAL,

PUBLIÉES

Par M. le Baron D'HENIN DE CUVILLERS,

Maréchal-de-camp. Chevalier de l'Ordre royal et militaire de Saint-Louis. Officier de l'Ordre royal de la Légion-d'Honneur. *Membre non résident de la Société académique des Sciences, De la Société galvanique. Correspondant de l'Athénée et du Lycée des Arts. Associé correspondant de la Société libre des Sciences, Lettres et Arts.* } à Paris.
Membre Résident et Secrétaire de la Société du Magnétisme animal.
Membre de la Société des Sciences et des Arts, à Nantes, etc., etc., etc.

L'ignorance des lois de la Nature
Enfanta les faux miracles.

L'AUTEUR, Tom. I^{er}, pag. 8.

TOME SECOND.

PREMIÈRE ANNÉE. — AOUT 1820. — N° 4.



A PARIS,

CHEZ les Libr. { BARROIS l'aîné, rue de Seine, n° 10, faubourg St-Germain.
TREUTTEL et WURTZ, rue de Bourbon, n° 17.
BELIN-LE PRIEUR, quai des Augustins, n° 55.
BATAILLE et BOUSQUET, Palais-Royal, galeries de bois.

1820.

ARCHIVES

DU

NÉTISME ANIMAL.

N° 4.

2^e ANNÉE. — TOME II. — Août 1820.

RELATION

*mène somnambulique, faisant suite au
t magnétique rapporté dans le n° 3
de, pages 253 à 264.*

Bar^{tt}, Membre de la Société du Magnétisme
animal à Paris.

onze heures et demie. J'étais chez ma-
que j'avais l'habitude de magnétiser
s à midi. Elle avait en ce moment,
ette amie dont j'ai parlé, et qui très-
stait à nos séances. Je m'apprêtais à
n ministère journalier, lorsqu'une
, également amie de ma malade, et
vue plusieurs fois chez elle, se pré-
. Tom. II. Août 1820. N° 4. 1

ARCHIVES

DU

MAGNÉTISME ANIMAL.

N° 4.

Première ANNÉE. — TOME II. — Août 1820.

RELATION

D'un phénomène somnambulique, faisant suite au traitement magnétique rapporté dans le n° 3 qui précède, pages 253 à 264.

Par M. de Bar^{tt}, Membre de la Société du Magnétisme animal à Paris.

IL était onze heures et demie. J'étais chez madame M...t que j'avais l'habitude de magnétiser tous les jours à midi. Elle avait en ce moment, chez elle, cette amie dont j'ai parlé, et qui très-souvent assistait à nos séances. Je m'apprétais à remplir mon ministère journalier, lorsqu'une autre dame, également amie de ma malade, et que j'avais vue plusieurs fois chez elle, se pré-

I^{re} ANNÉE. Tom. II. Août 1820. N° 4. 1

sente , amenant avec elle une jeune fille de dix-sept à dix-huit ans. J'ai parlé la semaine dernière à Monsieur, dit-elle en me montrant , d'une jeune personne malade depuis six mois , et qui se lève et parle la nuit en dormant. Elle a depuis quelques jours des convulsions très-fortes , et cette nuit même , en se débattant entre les mains de son père , de sa mère et de son oncle , elle a brisé son lit. C'est elle que je vous amène.

Nous la regardons , moi sur-tout , avec attention. Une taille moyenne , la figure ordinaire , le teint pâle , les cheveux noirs , les yeux petits , mais perçans , voilà son portrait. On la fait asseoir ; je me mets auprès d'elle et je l'interroge. — Mademoiselle , connaissez-vous le Magnétisme ? — Je ne sais pas , Monsieur , ce que vous voulez me dire. — Je m'explique brièvement , et je lui demande si quelquefois elle a vu faire des signes à-peu-près semblables à ceux que j'exécute devant elle ? — Non , Monsieur. — Vous sentez-vous de la répugnance à me les voir répéter devant vous ? — Elle sourit. Qu'est-ce que cela peut me faire ? — Voulez-vous que j'essaye ? — Je le veux bien. Je me place alors devant elle , en la priant de me regarder , et je me mets à la magnétiser à peu de distance. Dans ce moment , entre M. de Fav... , l'un de nos collègues de la Société du Magnétisme , jeune homme très-zélé , dont le secours me fut bientôt nécessaire.

Depuis près d'un quart d'heure cette jeune per-

sonne me regardait , et son regard immobile , fixe et comme cloué sur moi , commençait à me faire éprouver l'influence à laquelle je voulais la soumettre. Je combattis bien vite cette impression que je n'avais jamais ressentie. Je m'armai d'une volonté forte ; et donnant à mes yeux toute l'expression de cette volonté , je vis les siens , un instant après , s'appesantir et se fermer. Je laissai passer quelques minutes , et puis je l'interrogeai. — Dormez-vous ? — Oui , Monsieur. — Comment vous trouvez-vous ? — Bien. — Vous paraissiez gênée : voulez-vous être placée sur le canapé ? — Je le veux bien. — Je priai M. de Fav..... de m'aider ; et après l'avoir mis en rapport avec elle et moi , nous la transportâmes sur le canapé. A peine y fut-elle , que sa tête se baissa insensiblement et se pencha très-bas , sur sa poitrine. J'étendis la main vers elle , à deux pieds de distance , en la levant par gradation ; et sa tête , comme aimantée , suivit le mouvement de ma main , jusqu'à ce qu'elle se fût appuyée sur le dossier. Cet effet parut bien extraordinaire à ces dames. Je lui demandai si elle ne se trouvait pas mieux. — Oui. — Quelle est votre maladie ? — Une suppression. — Y a-t-il longtemps ? — Six mois. J'ai besoin de dormir. — Combien de temps voulez-vous dormir ? — Je ne sais pas. — Eh bien , dormez tout le temps qui vous sera nécessaire , et quand vous aurez assez dormi , vous me le direz. — Oui , Monsieur.

Ces derniers mots , comme étouffés , purent à

peine sortir de sa bouche. Nous regardâmes l'heure à la pendule. Il était midi. Je prie le lecteur de ne pas oublier cette remarque.

L'étonnement de ces dames était curieux à voir ; aucune d'elles n'était familiarisée avec de pareils phénomènes , et l'on pense bien que celui-ci devint le sujet de la conversation. Une heure sonne. Tous les yeux se portent sur la dormeuse pour voir si elle va s'éveiller. Son sommeil reste profond. On continue de causer. Le texte était inépuisable , et l'on ne s'interrompait que pour regarder. Deux heures , trois heures sonnent successivement. Toujours la même immobilité. L'inquiétude commence à se manifester ; on me le témoigne. M. de Fav..... et moi nous rassurons les esprits. On me prie d'interroger ; je m'y refuse : de faire au moins quelque geste pour voir si l'on y répondra ; je suis inexorable.

Une de ces dames sort et revient, quelques minutes après, avec le mari de madame M...t , lequel venait d'arriver. J'invite ce dernier à s'approcher ; je le prie de ne pas toucher la dormeuse en face de laquelle j'étais debout, mais qu'il peut cependant considérer à son aise ; il l'examine , il tourne , et paraît bien étonné que le bruit qui se fait ne la réveille pas. Un coup de pistolet tiré à ses oreilles , lui dis-je, ne la tirerait pas de ce sommeil-là. C'est un peu trop fort, me répond-il en souriant ; il reste encore quelques instans , et nous quitte. M. M...t est chasseur à cheval dans la

garde nationale , et la maison qu'il habite seul lui appartient. L'assurance que je lui avais donnée qu'un bruit aussi fort ne pourrait pas même réveiller cette jeune personne , m'avait attiré de la part des dames mille questions auxquelles j'étais en train de répondre, lorsque tout-à-coup une détonnation épouvantable les fait toutes sauter de dessus leur siège et pousser un cri d'effroi. M. M...t rentre comme un éclair et s'élance vers la dormeuse, qu'il examine avec un soin extrême, et sur laquelle tous les yeux viennent en même temps se fixer. Elle était dans le calme le plus profond , et son teint était vraiment alors celui de la rose. L'étonnement général ne peut se peindre , celui de M. M...t surtout. Car c'était lui qui, pour me prouver que je m'étais trop avancé, venait de tirer dans le corridor un coup de carabine, pour ainsi dire à nos oreilles. Nouveau sujet à traiter, nouvel aliment à la conversation.

Il est cinq heures. Je prie madame M...t de me donner à dîner parce que je ne puis pas m'éloigner de cette jeune fille qu'elle ne soit réveillée. Nous dînons à six heures. Je mets auprès d'elle, en sortant de la chambre, une personne à laquelle je recommande sur-tout de ne pas la toucher, et de venir me chercher au premier mouvement qu'elle lui verra faire. On nous laisse dîner bien tranquillement ; nous rentrons à sept heures et demie ; même calme , même position , même teint. Enfin, à huit heures et demie un léger mouvement se

manifeste; il est suivi d'un soupir. L'attention générale se rassemble, excitée par la curiosité. Toute la mienne se concentre sur elle par un intérêt différent. J'examine sa figure et j'y vois des signes de douleur. De nouveaux mouvemens se succèdent, ses traits se mobilisent, et l'une de ses mains se porte sur son ventre; je prends doucement l'autre entre les miennes, et je lui dis : — Vous paraissez souffrir ? — Beaucoup. — Qu'avez-vous ? — Une forte colique. — D'où vient-elle ? — De ma suppression : mon sang travaille. — Le Magnétisme peut-il vous soulager ? — Sûrement. — Je veux dire opérer le retour ? — Je vous entends bien : vous n'avez qu'à le vouloir. — Eh bien ! je le veux et vais vous magnétiser pour cela. Je me disposais à le faire, lorsqu'elle prend ma main et la dirigeant elle-même pendant quelques secondes, Continuez comme cela, me dit-elle. — A la bonne heure, cela sera-t-il long ? — Six minutes.

Tous les yeux vont à l'instant se fixer sur la pendule, et ma main, pendant ce court intervalle, suit scrupuleusement la direction qu'elle lui a donnée. La sixième minute arrive; elle passe : elle est passée; pas un mot. On se regarde. — Eh bien ! lui dis-je. — C'est venu; mais je suis bien embarrassée. — De quoi ? — C'est que je ne pouvais pas prévoir cela. — Ecoutez-moi; je vais vous mettre en rapport avec la dame chez laquelle vous êtes; elle vous donnera ce qu'il vous faut. Vous ai-je bien comprise ? — Oui, Monsieur. —

Je joins alors sa main à celle de madame M...t, qui l'emmène, et quelques minutes après elles rentrent toutes les deux.

— Comment vous trouvez-vous à présent ? — Ah ! je suis bien heureuse. — Et vos convulsions ? (Elle semble s'examiner pendant quelque temps.) — Je ne vois pas bien net. — Quand voulez-vous être magnétisée ? — Demain, ici, à la même heure. — Voulez-vous être réveillée ? — Ah ! mon Dieu, il est neuf heures : oui, Monsieur ; mais attendez ; il faut prier madame Kl..., qui a eu la bonté de m'amener ici, de me reconduire chez nous et de prévenir maman d'être sans inquiétude, si cette nuit elle ne m'entend pas me plaindre comme à l'ordinaire. Il ne faudra pas oublier de dire à la maison qu'on ne me réveille pas pour me faire prendre quoi que ce soit, parce qu'on me ferait bien du mal. Je me coucherai à dix heures, et ne me réveillerai qu'à dix heures demain matin. Voilà tout. — Cela suffit, et je la réveille par un seul geste.

A peine a-t-elle ouvert les yeux qu'elle jette un cri d'effroi. J'étends aussitôt ma main, elle les referme subitement. — D'où vient le cri qui vous est échappé ? — Des lumières que j'ai vues, me croyant encore en plein jour. — C'est de ma faute, j'aurais dû le prévoir et vous en prévenir. — Recommandez-moi d'être calme, en mettant votre main sur mon front au moment de m'éveiller.

J'exécute à la lettre ce qu'elle me prescrit, et

cette seconde fois elle se réveille en nous regardant d'un air tranquille ; mais elle parcourt avec étonnement ce qui l'environne , et ses yeux , en s'arrêtant sur les lumières et la pendule , semblent nous interroger sur tout ce qui s'est passé. Je lui dis ce qu'il fallait seulement lui dire , et lui recommandai de revenir le lendemain à midi.

Seconde et dernière Séance.

Le lendemain elle revint à midi : elle me raconta qu'elle n'avait fait qu'un somme toute la nuit , et qu'elle ne s'était réveillée qu'à dix heures du matin ; qu'à minuit sa mère ne l'entendant pas remuer , ni même soupirer , s'était levée très-agitée , malgré tout ce qu'on avait pu lui dire la veille ; qu'elle était venue près de son lit , et n'avait pu s'empêcher d'être bien étonnée, mais plus émue encore , en la voyant dormir d'un sommeil si calme et si profond. Elle ajouta qu'elle se sentait au mieux , et qu'il serait bien à désirer que sa sœur en pût dire autant. Cette sœur, à ce qu'elle m'apprit , était en ce moment à l'extrémité ; elle avait treize ans , et l'on s'attendait d'un instant à l'autre à la perdre.

Après cette courte conversation j'étends ma main vers elle. Elle s'endort aussitôt. — Comment vous sentez-vous ? — Oh ! mon sommeil d'hier et celui de cette nuit ont bien réparé mes

forces. — Vous faut-il quelques remèdes ? — Il faut laisser passer quelques jours. — Je vous comprends. Eh bien ! vous m'avez parlé de votre sœur ; voyez-la. Sa physionomie prend un air sombre, elle reste un long temps sans me répondre , et me dit enfin avec un soupir : — Que voulez-vous ? Je veux absolument que vous la voyiez. — A l'instant même, avec la rapidité de l'éclair, elle tombe sur le tapis et tous ses mouvemens deviennent convulsifs : je la relève , je parviens avec beaucoup de peine à la calmer , et j'allais lui demander la raison de cet effet extraordinaire , lorsqu'elle me pria d'une voix touchante de la réveiller. Je ne voulus point la refuser, et un simple geste me suffit pour lui faire ouvrir les yeux.

Le lendemain elle ne vint pas , parce que sa sœur était si mal , qu'elle mourut quelques jours après.

Le surlendemain je la magnétisai , et je fus singulièrement étonné de ne pouvoir l'endormir. Les jours suivans je le tentai encore , mais sans plus de succès , quelque bonne volonté que nous y missions l'un et l'autre. Enfin j'acquis la certitude que de nouvelles tentatives étaient d'autant plus inutiles que sa santé s'était presque rétablie.

Je perdis ainsi l'espoir dont je m'étais bercé, que les soins de cette jeune personne me seraient de quelque secours pour la guérison de madame M...t.

RELATION

D'un fait magnétique concernant madame la vicomtesse de CHOISEUL.

Par M. le Chevalier COUSTARD, Chevalier de l'Ordre royal et militaire de Saint-Louis.

J'habitais la ville de Bremen (1) en l'année 1796, lorsque je fis connaissance de madame la vicomtesse de Choiseul, qui était malade de la maladie qu'éprouvent les femmes à un certain âge. Madame la vicomtesse me consulta plusieurs fois sur son état, et elle savait que m'étant beaucoup occupé du Magnétisme animal, j'avais par ce moyen procuré la santé à plusieurs malades. Je l'engageai à ne point faire de remèdes et à laisser agir la nature. Cependant les médecins dont elle était entourée paraissant effrayés des pertes que cette dame éprouvait, lui prescrivirent de prendre des drogues, dont l'effet fut d'empêcher l'évacuation naturelle et nécessaire dans cette maladie, et mirent madame de Choiseul dans un état déses-

(1) BREMEN, ancienne ville anseatique d'Allemagne, capitale du duché de son nom, au cercle de Basse-Saxe.

péré. C'est alors qu'elle me pria de passer chez elle , en me faisant demander avec instance de lui amener une somnambule très-lucide que j'avais alors, qu'elle connaissait, et avec laquelle elle voulait se mettre dans un rapport plus intime. Madame de Choiseul avait connu le Magnétisme animal à Paris , et annonçait y mettre beaucoup de confiance. Je me transportai donc chez cette dame avec ma somnambule. Elles causèrent ensemble l'une et l'autre et se mirent dans un rapport parfait. La somnambule ne consentit pas pour l'instant à accorder une séance somnambulique ; mais avant de me retirer, madame de Choiseul voulut me parler en particulier, et me pria de consulter à son sujet la somnambule , le plus tôt qu'il seroit possible, et de revenir aussitôt, n'importe à quelle heure , pour lui faire connaître la réponse que j'en obtiendrais. A peine arrivé chez moi , je magnétisai ma somnambule, et l'ayant interrogée pendant son sommeil magnétique , voici ce qu'elle me dit : — On a mal traité l'incommodité de madame de Choiseul, on a arrêté l'ordre naturel de sa maladie par des drogues contraires; cependant la nature va opérer une crise en sa faveur, et dans dix-sept jours elle rendra une grosse boule, provenant d'un amas de sang qui aurait dû sortir et qui a été arrêté. Si madame de Choiseul veut cesser toute espèce de remèdes, elle sera parfaitement guérie, trois semaines après avoir rendu cette boule ; mais si , au contraire, elle persiste à

vouloir faire usage des drogues qui lui sont prescrites , elle n'en rendra pas moins la boule ; mais la malade périra environ trois semaines après.

La réponse de cette somnambule me fit d'autant plus d'impression , que j'avais toujours vu ses pressentimens s'accomplir. Je me décidai à me rendre dès le soir même chez madame de Choiseul, ainsi que j'en étais convenu avec elle, pour lui rendre la réponse qu'elle attendait avec impatience. Après avoir rempli ma mission auprès de cette dame , je l'engageai à ne plus prendre de drogues et à suivre les conseils de la somnambule. La femme de chambre de madame de Choiseul s'adressa à moi lorsque je sortais , pour être informée de la santé de sa maîtresse dont elle était fort inquiète : je ne lui cachai point tout le danger que madame la vicomtesse de Choiseul courait , si elle prenait des drogues qui devaient la tuer ; et pour lui prouver que je connaissais bien la maladie , je lui assurai , d'une manière positive , que madame la vicomtesse rendrait une boule de sang dans dix-sept jours. Cette personne parut ajouter peu de foi à ce pronostic. Il en fut de même de plusieurs personnes auxquelles je fus obligé de répondre à différentes questions sur cette maladie , et entre autres chez madame la comtesse de Sesmaisons, chez laquelle j'allais très-souvent.

Cependant le temps prescrit s'étant écoulé , je me rendis, le dix-septième jour, entre 8 et 9 heures,

du matin, chez madame la vicomtesse de Choiseul ; mais avant d'entrer dans l'appartement , la femme de chambre , qui jusqu'alors avait été incrédule , accourut à moi avec un air rempli de surprise et me dit : Ah ! Monsieur , ce que vous m'aviez annoncé est arrivé à la lettre , car c'est bien aujourd'hui le dix-septième jour, qu'entre cinq et six heures du matin madame a rendu une boule de sang dont elle paraît bien soulagée ; et en ce moment elle est comme une personne qui n'a plus de maladie. J'entrai dans la chambre de madame de Choiseul, que je trouvai assise sur son lit, entourée de ses amis, tous dans la joie de l'événement qui venait d'arriver. Je profitai d'un moment pour approcher de cette dame et lui faire observer que le phénomène de clairvoyance magnétique de ma somnambule à son égard devait lui conseiller , plus que je ne pourrais le lui dire, de s'abstenir, pendant les trois semaines qui allaient suivre , de prendre aucune espèce de remèdes qui devaient lui être si nuisibles, ainsi que la somnambule l'avait prédit ; que si elle se laissait aller aux conseils des médecins qui lui ordonneraient de prendre des drogues, il y allait de sa vie. En me retirant j'en dis autant à la femme de chambre, en lui faisant sentir de quelle importance il était pour sa maîtresse de ne pas faire de remèdes, et je l'engageai à s'y opposer autant qu'elle le pourrait, et à venir m'avertir de ce qui se passerait à cet égard.

Au bout de quatre jours je revins voir madame de Choiseul. La femme-de-chambre, qui était entrée dans mes vues, ou plutôt dans les véritables intérêts de madame de Choiseul, me dit en confidence et avec un air extrêmement inquiet, que sa maîtresse avait consulté les médecins, et qu'elle avait pris les drogues qu'ils avaient ordonnées. J'en fus extrêmement peiné. M'étant ensuite présenté à cette dame, je lui dis, en lui témoignant de l'émotion : Madame, j'ai été informé que vous avez écouté des conseils qui vous seront bien funestes. Vous avez oublié ce que vous a dit la somnambule, et vous avez pris des drogues qui vous exposent au plus grand danger, qu'il est encore temps d'éviter. Je vous déclare enfin que, si vous ne voulez plus suivre le conseil salutaire qui vous a été donné, je cesserai de vous voir.

En me retirant, j'eus la douleur d'apercevoir les irrésolutions de madame de Choiseul. Elle se livra aux conseils des médecins, et malheureusement la prophétie de ma somnambule eut son accomplissement. Quinze jours s'écoulèrent à peine, et cette dame n'existait plus.

COUSTARD, *Chevalier de
Saint-Louis.*

GUÉRISON

*D'une maladie de glandes, opérée en 1819 par le Magnétisme seul, sur mademoiselle Bi**, et dont le traitement a été dirigé par M. Bar**, membre de la Société du Magnétisme animal à Paris.*

AVANT-PROPOS

*Contenant une notice 1° sur Agnès BURGUET, dite la Maréchale, célèbre somnambule à Buzancy ; 2° sur la maladie de mademoiselle Bi**.*

Le commencement du traitement de cette maladie a été annoncé au quatrième tome de la *Bibliothèque du Magnétisme animal*, dans le N° X du mois d'avril 1818, pag. 17 (1).

Voulant rendre plus complète la relation de la

(1) La *Bibliothèque du Magnétisme animal*, par MM. les Membres de la Société du Magnétisme à Paris, forme une collection de faits magnétiques les plus intéressans, imprimée en huit volumes in-8°, chez J. G. Dentu, imprimeur-libraire à Paris, rue des Petits-Augustins, n° 5 (ancien hôtel de Persan), et au Palais-Royal, galerie de bois, n° 265 et 266. Il ne reste plus que peu d'exemplaires de cette collection.

cure magnétique qui va suivre, je crois devoir présenter ici l'extrait de ce qui en a été déjà imprimé dans un article historique sur *Agnès Burguet*, dite *la Maréchale*, à Buzancy, l'une des somnambules magnétiques la plus extraordinaire, sur laquelle M. le *marquis de Chastenet de Puységur* nous a donné une notice très-curieuse, insérée à la page 11 du même N° X que je viens de citer.

La somnambule, dite *la Maréchale*, fut consultée, au commencement du mois de . . . 1818, sur la maladie dont nous donnons aujourd'hui la relation. Cette consultation offrit des faits de clairvoyance somnambulique les plus remarquables. La jeune personne, âgée d'environ vingt ans, qui en fut l'objet, avait été traitée jusqu'alors, sans succès, par la médecine ordinaire, pour une humeur qu'on avait jugée scrophuleuse. Les glandes du col étaient gonflées et engorgées au point de paraître comme un goître énorme. Un an auparavant, on avait extirpé une glande du côté droit du col de la malade, sans qu'à la suite de cette douloureuse opération mademoiselle Bi** eût obtenu de l'amélioration à son état. C'est alors qu'elle eut recours au Magnétisme ; et à ladite époque du mois de . . . 1818, il y avait déjà six mois qu'elle en faisait usage avec beaucoup de succès. M. Bar**, qui journellement magnétisait cette malade, jugea à propos de la conduire chez M. le marquis de Puységur, pour y consulter la somnambule

dite *la Maréchale* , dont j'ai déjà fait mention plus haut. Celle-ci étant en somnambulisme , et après avoir été mise en rapport avec mademoiselle Bi** , vint s'asseoir tout près de cette jeune personne ; puis , étendant la main , elle parcourut toutes les parties du corps de la malade , sans contact et , à une très-petite distance .

Quoique le siège de la maladie se trouvât placé d'une manière bien apparente , au col de Mademoiselle Bi** qui se plaignait en outre d'éprouver , dans le moment , des souffrances assez vives au côté gauche , la somnambule , cependant , n'y fit aucune attention ; les assistans en éprouvaient de la surprise , lorsque , tout-à-coup , *la Maréchale* fixa enfin sa main sur le côté droit de la malade , au bas des côtes ; puis en la retirant , elle s'écria : « Ah ! que voilà de glandes ! » M. le marquis de Puységur , qui est le magnétiseur de *la Maréchale* , lui adressa la parole , en lui disant : Mais ce n'est pas là où sont les glandes ? — « C'est bon , c'est bon , » répondit la somnambule , laissez-moi me reposer un moment . » Ce repos était nécessaire , car cette somnambule est sujette à éprouver des spasmes , lorsqu'elle porte une trop forte attention sur la maladie des personnes qui viennent la consulter. Quand elle fut revenue à elle , on lui demanda : — Que voyez-vous ? — « C'est bien aisé à voir , ce sont des glandes *rengorgées* , il y en a par tout le corps ; ce n'est pas d'aujourd'hui , et il y a long-temps qu'elles sont comme ça . » — On lui

observa que, cependant, les glandes du cou, avant que la malade fût magnétisée, étaient si grosses et si gonflées, qu'elles y avaient formé une espèce de goître. — Eh bien ! répondit la somnambule, qu'est-ce que *ça dit ça* ? (1) il n'y est plus à présent ce goître, il est déjà fondu. Mademoiselle, ajouta-t-elle, est en bonne main, son magnétiseur travaille bien ; qu'il continue, qu'il ne se lasse pas, que Mademoiselle ait bonne confiance, il la guérira. — Mais comment pouvez-vous dire que le cou ne soit pas malade ? — Parce qu'il ne l'est qu'à cause du côté ; c'est dans le côté que les glandes ont commencé à s'engorger, que l'humeur s'est arrêtée ; et ça, il y a déjà long-temps ; ça vient de l'enfance ; cette humeur-là n'a pas pu s'évacuer par bas ; on ne l'a pas travaillée comme on le devait : il a bien fallu qu'elle remontât ; alors elles s'est nouée aux glandes du cou, et les médecins ont cru que le mal n'était que là. — La malade dit à la somnambule que depuis un an environ on lui avait fait l'extirpation d'une glande au cou. — A quoi bon, répondit la somnambule, ils vous ont fait souffrir, et voilà tout. — La malade, en continuant cette interlocution avec la somnambule, lui dit : On m'a conseillé de me faire appliquer sur mon cou, des cataplasmes faits avec des nids d'hirondelles : dites-moi votre avis sur ce remède. — Des nids d'hirondelles ? Eh ! pourquoi faire cela ? Est-ce

(1) On conservera les propres expressions de la somnambule.

que vous avez les écrouelles? — Mais, dit, en rougissant, la jeune malade, tout émue de cette brusque apostrophe, c'est ainsi qu'on a toujours considéré ma maladie. — Eh bien! moi, Mademoiselle, je vous assure du contraire. Allez, allez, si vous aviez l'humeur que vous dites, le magnétisme ne la ferait pas comme ça partir, et couler par bas, comme je vois qu'elle va. — La joie qu'éprouva la jeune malade, de cette consolante réponse, lui fit embrasser *la Maréchale* avec une vive expression de reconnaissance. La somnambule ne paraissant pas s'en émouvoir, lui dit aussitôt: — Mais c'est qu'avec le Magnétisme il faudra faire encore quelque chose, non pas à présent, mais dans la saison où les herbes commenceront à avoir leur force. — Dites, je le ferai. — Quand le mois de mai sera venu, vous prendrez une tisane composée de feuilles de bourache, de bardanne, de chicorée sauvage..... je dirais bien du cresson.... Mais, non, il ne vous en faut pas. — Ah! tant mieux, ajouta la malade, car mon estomac ne digère pas le cresson. — Non, dit la somnambule, pas de cresson, mais du pissenlit. Vous ferez infuser ces quatre espèces de plantes comme du thé, en quantités égales, et vous en prendrez, pendant quinze jours de suite, trois tasses par jour, une heure avant votre repas. Le lendemain de ces quinze jours, vous prendrez deux gros de sel de glauber, dans une tasse de votre tisane : cela ne vous empêchera pas de dîner comme à votre ordi-

naire ; et puis , vous recommencerez la même tisane et la même purgation , tous les quinze jours , jusqu'à ce que vous soyez guérie. — Eh quoi ! pas d'autres remèdes ? — Non , pas autre chose. Vous avez le corps bien portant , le fond de votre santé est bon : cette humeur-là n'est pas encore heureusement passée dans le sang ; et quand le Magnétisme l'aura fait partir , vous vous porterez bien. Ah ! si on s'y était bien pris , il y a longtemps que vous en seriez débarrassée.

M. le marquis de Puységur ajoute dans sa notice , page 22 : J'ai reparlé le lendemain à *la Maréchale* en crise , de cette jeune et fort jolie malade , et voici ce que la somnambule a dit : — « Les médecins se trompent bien souvent sur ces maladies de glandes , qui viennent aux enfans. Ils croient que ce sont des humeurs froides , tandis que la plupart du temps , ce n'est pas autre chose que la gourme d'enfance qui ne prend pas son cours , et qui se noue aux glandes du cou. Nous avons partout des glandes , ajouta-t-elle , et c'est dans la petite enfance , sur-tout , que la gourme s'y jette plus volontiers. Si on eût mis un petit vésicatoire derrière le cou de cette demoiselle-là ; quand l'humeur y a remonté , elle se serait en allée par là , il n'en aurait été plus question. »

Le BARON D'HÉNIN DE CUVILLERS.

R E L A T I O N

*Du traitement et de la guérison de mademoiselle
Bi***, écrite par elle-même.*

Je dois trop au Magnétisme , pour ne pas faire connaître ce moyen de guérison à ceux qui auraient le malheur affreux d'être attaqués d'une maladie semblable à celle que je viens d'éprouver.

Dès l'âge de quatre à cinq ans, il me survint au cou des glandes auxquelles mes parens firent peu d'attention, en pensant qu'elles tenaient à la croissance ; mais plus j'avancai en âge , plus ces glandes augmentèrent , et si bien , qu'à seize ans j'étais devenue un objet difforme. Ces grosseurs énormes se manifestaient depuis les oreilles jusqu'à la poitrine, cachaient entièrement les os de la mâchoire , se prolongeaient sous les bras, et finissaient enfin par envahir presque tout le corps. Je vis les médecins les plus renommés de Paris ; ils jugèrent ma guérison impossible et ne purent que me promettre du soulagement , en m'assujétissant aux remèdes qu'ils me prescrivirent. Quelque temps après , sur l'avis de plusieurs d'entr'eux, je me décidai à me faire extirper une de ces glandes ; elle était plus apparente que les autres , et de la grosseur d'un petit œuf de poule. Elle tenait du bas de l'oreille au

menton. Ce fut M. Dubois qui m'opéra avec toute la dextérité qu'on lui connaît. Cette opération fut, comme on peut le croire, très-douloureuse. Lorsqu'elle fut faite, je crus m'apercevoir que j'avais couru quelque danger, à la vive joie que M. Dubois me fit paraître; et cette joie fut mêlée d'une sensibilité qui me confirma dans ma persuasion. Ce touchant intérêt qu'il me témoigna, m'a laissé un souvenir qui ne s'effacera jamais, c'est celui de la reconnaissance.

Je suivis presque sans discontinuer, pendant huit ans, le traitement de neuf médecins des plus habiles de la capitale. Me trouvant toujours au même point sous le rapport de l'engorgement des glandes, et du reste infiniment plus souffrante, je renonçai à tout espoir de guérison; je tâchai de me résigner à la mort la plus douloureuse. Chaque jour augmentait mes maux d'une manière effrayante. Je devenais sourde, je ne pouvais marcher un peu vite sans cracher le sang, mes digestions étaient laborieuses; une toux presque continuelle m'ôtait jusqu'à la douceur du sommeil; je ressentais encore, outre cela, de grandes douleurs et un engourdissement tel, que le moindre mouvement était devenu pour moi un travail. Enfin, aucune expression ne peut rendre l'état de peine et de souffrance auquel j'étais réduite, lorsque j'eus le bonheur de connaître le Magnétisme.

Je fus d'abord magnétisée par trois personnes

successivement pendant quatre mois, sans en ressentir d'effet. Ayant entendu parler beaucoup de M. Deleuze, je pris la liberté de me présenter chez lui. Il eut la bonté de ranimer mon courage, me cita des cures de maladies à-peu-près semblables à la mienne, et me fit espérer ma guérison. Peu de temps après cette époque, la Providence, qui veillait sur moi, me conduisit chez M. Bar... Il me vit, et malgré toutes les difficultés et la longueur du temps qu'il prévoyait nécessaire pour détruire ma maladie, il n'hésita nullement à se charger de moi; j'étais souffrante et malheureuse, et c'en était assez pour avoir des droits sur son cœur.

Dès sa première séance, j'éprouvai dans tout mon sang un mouvement que je n'avais jamais senti. Des apparences dont j'étais privée depuis longtemps se reproduisirent aussitôt; et à peine rentrée chez moi, j'eus un accès de fièvre très-violent qui me dura quatorze heures. Ce prélude heureux donna beaucoup d'espoir à M. Bar...; du moins, il me répétait sans cesse que je guérirais, et qu'avec de la patience je recouvrerais enfin une parfaite santé. Son expérience et les prodiges produits par le Magnétisme finirent par me convaincre. Mon esprit fut plus tranquille, et j'en éprouvai d'abord un mieux réel. Au bout de trois semaines, les glandes étaient déjà sensiblement diminuées. Beaucoup de petits boutons sortirent sur le cou, mais en plus grande abondance.

pendant les séances. Plusieurs autres effets se manifestèrent durant le cours de mon traitement, mais je ne pus devenir somnambule, je n'éprouvais que de l'engourdissement, puis un sommeil très-doux, qui me procurait un bien-être impossible à rendre. Au lieu d'une heure que me donnait journellement M. Bar..., il m'en donna deux; jamais il ne calculait sa fatigue; même bonté, même patience; toujours prêt à me consoler, il me rassurait sur la crainte que j'avais de lui devenir importune. Tant que vous aurez besoin de moi, me disait-il, vous me trouverez toujours : trop heureux si mes soins peuvent vous rendre à la société.

Après quatre mois de Magnétisme le plus assidu, M. Bar... voyant que la fusion des glandes s'opérait trop lentement, eut l'idée de me donner un second magnétiseur. Il avait entendu parler de M. de la B...., comme ayant un grand pouvoir magnétique. Il alla le voir, s'en fit connaître, et me présenta chez lui. J'en fus magnétisée, mais sans autre effet que celui que j'avais déjà ressenti : même engourdissement, même sommeil. Comme M. de la B.... n'avait point encore acquis une grande expérience en Magnétisme, il prit ces symptômes pour ceux du somnambulisme, et continua de me donner ses soins, dans l'espérance qu'enfin je deviendrais lucide. M. Bar... me magnétisait également, mais à l'insu de M. de la B...., parce qu'il craignait que le zèle de celui-ci ne se ralentît par la connaissance de cette association : il ne dé-

sirait que ma guérison ; il voulait rester inconnu, et que toute la gloire de cette cure , si elle s'opérait, passât sur le compte de M. de la B.... Pendant neuf mois , j'eus ainsi quatre heures de magnétisme par jour : deux heures de chacun de ces Messieurs. Au bout de ce temps , et après diverses consultations de plusieurs somnambules , qui ne firent que me fatiguer , m'apercevant que le progrès de tant de soins ne compensait pas la peine qu'ils donnaient tant aux autres qu'à moi-même , je résolus de m'en tenir à ceux de M. Bar.... seulement , et d'écrire à M. de la B.... , pour le remercier de ses soins et lui en témoigner ma reconnaissance. Je fus confirmée dans ces résolutions que j'exécutai quelque temps après , par la fameuse *Maréchale* , somnambule de M. de Puységur , chez qui M. Bar... me conduisit. Elle fut la seule qui sût me dire ce que j'éprouvais , et me rendre compte de la cause et des effets de ma maladie , dont elle fixa l'origine à l'époque des gourmes de mon enfance ; ce qui était vrai.

La Maréchale ne passa que huit jours à Paris. A son départ , je me trouvai livrée aux seules ressources du Magnétisme , et je déplorais secrètement l'horreur de ma situation , quand le hasard vint mettre , à deux mois d'intervalle l'un de l'autre , deux malades aveugles , entre les mains de M. Bar... ; l'une madame la marquise des Rousses ; l'autre , M. Lemaire , capitaine honoraire aux Invalides. Ils devinrent tous deux somnambules dans la première séance. Ils virent l'un et l'autre ma ma-

ladie aussi parfaitement que la Maréchale l'avait vue et décrite ; mais aucun des trois ne s'accorda sur les remèdes.

La Maréchale a prononcé que le meilleur remède à pratiquer était le Magnétisme constant , et qu'il faudrait seulement au printemps prendre une légère tisane dépurative , dans laquelle on ajouterait de temps en temps deux gros de sel de Glauber. Elle me prédit ma guérison , mais dans un temps très-éloigné. Madame la marquise des Rous-ses, que je vis après, me prescrivit également le Magnétisme, et ne me donna qu'une tisane rafraîchissante de lierre terrestre et de racine de fraisier , à prendre uniquement jusqu'à la fin de la maladie. Elle me fit appliquer sur le cou de la bousse de vache mêlée avec de l'oseille. Il fallait que je tinsse le lit pendant ces applications , qui me donnaient la fièvre et une transpiration très-abondante. Je les fis cinq ou six fois , mais elles ne produisirent pas l'effet qu'en attendait madame des Rous-ses. Soit qu'elle n'eût pas vu toute la dureté des glandes , soit qu'elle n'eût pas bien calculé la vertu du remède , le fait est , qu'elle m'avait prédit que quatre de ces cataplasmes suffiraient pour la dissolution totale des tumeurs , ce qui n'arriva point. Elle me recommandait surtout de boire de quart d'heure en quart d'heure , afin que l'humeur ne restât point sur la poitrine , parce qu'un si grand volume , fondant tout à-coup , pourrait m'étouffer sans cette précaution. Elle

regardait cette bousse de vache cuite avec de l'oseille, comme un puissant dissolvant, et m'assurait que des cancers même céderaient en très-peu de temps à l'efficacité de ces applications, en les renouvelant toutes les vingt-quatre heures.

Madame des Rousses, dans son sommeil, paraissait n'avoir plus rien d'humain, sa physionomie devenait céleste, elle parlait avec une abondance, une facilité, et sur-tout un choix d'expressions qui prêtait encore au prestige de cet état surnaturel. C'est à genoux que j'aurais aimé à l'entendre; elle me paraissait tellement être l'organe de la divinité, que j'écoutais toujours avec un sentiment mêlé de respect et de terreur, ce qu'elle allait me prescrire. Elle avait, quoiqu'elle fût aveugle, le don de voir, dans son somnambulisme, tous les objets extérieurs avec lesquels elle se mettait d'elle-même en rapport. Si elle se promenait en cet état dans son jardin, elle le décrivait comme nous aurions pu le faire nous-mêmes; s'extasiait sur les beautés de la nature, et nous en faisait des tableaux sublimes. Mais il paraît, d'après ce qu'elle nous a dit, depuis qu'elle a recouvré la vue et qu'elle a pu comparer les mêmes objets, qu'elle voyait cette nature infiniment plus riche et plus belle dans son sommeil, qu'elle ne le paraît encore à nos yeux.

J'assistai à cette époque à toutes ses séances avec M. Lemaire. C'est ce jeune militaire que je viens de citer, et dont elle a parlé d'une manière si

attachante , dans le rapport qu'elle a fait elle-même en l'état de somnambulisme , de sa propre guérison , rapport qu'on a pu lire dans le n° 16 de la *Bibliothèque du Magnétisme* (1). Rien n'était plus curieux , plus attendrissant , que les conversations que ces deux aveugles avaient ensemble dans leur sommeil. Avec quelle éloquence madame des Rousses donnait des consolations à M. Lemaire , qui ne pouvait se tromper sur son état , et qui voyait comme elle , que s'il recouvrait un jour la vue , ce serait une lumière si faible , qu'à peine lui servirait-elle à se conduire ! Il se résignait à son sort avec une douceur angélique : pas une larme sur son malheur , tandis qu'il en avait toujours à donner au malheur des autres. On ferait le volume le plus intéressant , des détails de cinq séances auxquelles j'eus l'occasion d'assister avec M. Bar...

Madame des Rousses étant forcée d'aller au Havre , je ne pus suivre que pendant un mois son traitement , dont je me trouvais très-bien. Incer-

(1) Voy. la Relation de la maladie et de la guérison de madame la marquise des Rousses , dictée par elle-même pendant son état de somnambulisme , le 10 novembre 1818.

Cette Relation est insérée dans le tome VI de la *Bibliothèque du Magnétisme animal* , au n° 16 du mois de janvier 1819 , page 47.

Il est encore fait mention de cette guérison au tome VII de la même *Bibliothèque périodique* par MM. les Membres de la Société du Magnétisme animal à Paris , au n° 21 du mois de juin 1819 , page 189.

tain sur l'époque de son retour à Paris, M. Bar... me remit entre les mains de M. Lemaire, son autre somnambule, dont j'ai toujours depuis suivi les remèdes. Il est impossible de conduire une maladie avec plus de sagesse et de prudence. La fusion insensible de l'humeur, descendant continuellement du cou sur la poitrine, exigeait qu'il prît des précautions extrêmes pour garantir de tout accident un organe aussi délicat, et que j'ai naturellement faible. Ces précautions prises, il me fit appliquer d'abord, pendant la nuit, des cataplasmes d'herbes émollientes, pour entretenir l'amollissement de la superficie des glandes, dont la dureté intérieure annonçait qu'il faudrait un temps bien long pour les dissoudre. Quand il vit l'écoulement de l'humeur bien établi, il me fit mettre des emplâtres d'extrait de ciguë, que je renouvelais toutes les vingt-quatre heures ; j'étais magnétisée par lui, dans son sommeil, trois fois par semaine. M. Bar..., intime ami de M. l'abbé d'Al..., réclama encore pour moi les soins de ce dernier ; la même volonté, le même zèle charitable, les dirigeant tous deux, ils me magnétisaient tous les jours ensemble : l'un, la poitrine, et l'autre, le cou. La fusion alors devint très-considérable, je crachais des boules d'humeur tout entières : d'une semaine à l'autre, la diminution des grosseurs était sensible. Quand M. Lemaire me trouvait trop fatiguée, il suspendait les emplâtres de ciguë, que je remplaçais par des herbes émollientes.

Ces applications furent alternatives pendant six mois. Pour traitement intérieur, il m'ordonna la même tisane de madame des Rousses, et il y ajoutait presque toujours un gros de crème de tartre ou de sel de nitre.

Je passai ainsi du mois d'octobre 1818, au mois d'avril 1819, dans un état d'affaiblissement qui, allant toujours croissant, me faisait penser que ma fin était prochaine. M. Lemaire me répétait sans cesse de ne rien craindre, que plus ma maladie tirerait à sa fin, et plus mon épuisement serait considérable. Témoin tous les jours de sa clairvoyance, et recevant de lui les soins du plus touchant intérêt, je suivis avec confiance toutes ces prescriptions. Au mois d'avril, il ne me trouva plus que très-peu d'humeur au cou ; mais jugeant mes organes trop affaiblis pour soutenir sans danger la fin de mon traitement, il me fit cesser toute application, et m'ordonna de prendre une prise de poudre de Saint-Ange, pendant trois jours de suite, et pendant neuf une tisane dont j'ai oublié la composition. Elle me donna une si grande activité dans le sang, qu'il me sortit par le nez avec une abondance effrayante, sans discontinuer ; je saignais aussi par la bouche, et tout mon corps était vergeté, comme si le sang eût voulu jaillir par tous les pores. Cette hémorrhagie dura quatre jours sans interruption, elle ne fut totalement passée qu'au bout de neuf. M. Lemaire ne voulut jamais l'arrêter, m'assurant que cette révolution

nécessaire était sans danger. Une perte considérable suivit l'hémorrhagie : alors je me trouvai dans un état de faiblesse qu'on peut facilement concevoir. M. Lemaire m'engagea d'aller à la campagne pour respirer un air pur, de m'y lever très-matin pour faire des promenades dans les bois, et de revenir me coucher ensuite.

Je quittai donc Paris, mais avec l'idée, au fond du cœur, de ne plus le revoir, et désirant même, je l'avoue, la fin d'une existence aussi déplorable. Pendant les premiers jours de ma résidence à N... , loin d'éprouver du mieux, mon mal-être ne fit qu'augmenter. J'avais des douleurs très-vives de poitrine, de dos ; un embarras sous le cœur, qui gênait ma respiration : je ne pouvais rien digérer. Ma sœur, l'être que je chéris le plus au monde, désespérée de me voir en cet état, et sachant que le magnétisme m'était salutaire, voulut me magnétiser. J'éprouvai tout de suite un soulagement si marqué, que depuis elle continua tous les jours de le faire, n'ayant point avec moi M. Bar... Je me sentis renaître petit-à-petit ; mes alimens commencèrent à mieux passer, et les douleurs diminuèrent insensiblement. Je reste convaincue que, sans le Magnétisme que m'administrait ma sœur, j'aurais succombé. Il n'y avait plus assez de force dans mes organes pour chasser l'humeur qui s'était agglomérée dans l'estomac et dans la poitrine, et qui, bouchant les conduits principaux, allait finir par m'étouffer.

Le Magnétisme , en ranimant ces mêmes organes. leur donna la force de repousser ce qui les obstruait. Ce qui me donna cette conviction , c'est que j'eus aussitôt une évacuation très-abondante et des digestions plus faciles.

Je revins à Paris au bout de sept semaines , ayant plus de force que lors de mon départ , mais cependant encore souffrante. M. Lemaire me prescrivit un régime très-doux. Il fallait rétablir le velouté de la poitrine que la fusion des humeurs âcres avait totalement détruit. Je pris de l'urine d'enfant pendant trois mois ; ce remède m'a fait un bien extraordinaire.

Mon cou depuis long - temps n'étoit plus difforme. J'attendais les premières chaleurs pour me débarrasser des cravates que je portais depuis nombre d'années. Je commençai de les quitter à la campagne , et depuis quatorze mois qu'il est découvert il ne présente aucune différence avec celui des autres. Le peu de grosseur qui y reste encore est insensible à l'œil , et fond petit-à-petit par la seule activité du sang qu'on a soin de maintenir dans une circulation convenable. Ma santé se raffermir tous les jours , et quoique l'hiver ait été très-rude , je l'ai supporté sans douleur.

Cependant je n'espère pas d'acquérir une constitution aussi forte que celle que j'aurais eue vraisemblablement sans cette maladie qui datait de mon enfance , et les parties où l'humeur a séjourné si

long-temps devront nécessairement se ressentir de l'impression qu'elles en ont reçue.

M. Bar..., dont la bonté est infatigable, continue depuis trois ans à me magnétiser tous les jours : une demi-heure maintenant me suffit. M. Lemaire est toujours prêt aussi à me donner ses soins aussitôt que je les réclame.

Je lui soumis, il y a quelque temps, un remède qu'on m'avait indiqué comme efficace pour fondre les glandes. Ce remède se compose de deux tiers de glands et d'un tiers de café. Après y avoir long-temps réfléchi, il fut étonné de la vertu du chêne sur un grand nombre de maladies; il cita plusieurs de ses propriétés, et le jugea très-bon pour ma position actuelle. J'en fais usage depuis un mois et m'en trouve à merveille. Mon intention est de continuer ce remède jusqu'à la fusion totale du peu qui reste de mes glandes.

S'il existe un être assez malheureux pour éprouver une maladie pareille à celle dont je viens d'être délivrée, que mon exemple ranime son courage; le Magnétisme et la patience sont les sûrs moyens de sa guérison.

PASSAGES

D'AURÈLE-PRUDENCE ET DE SYNÉSIUS,

Favorables au Magnétisme animal.

Dans les prétendus voyages que font les Somnambules pendant leur sommeil , l'âme ne se sépare pas du corps. — Histoire fabuleuse d'un prince de Galles , dont l'âme , quittant le corps en forme de papillon , découvrit un trésor.

Ce n'est point un paradoxe d'affirmer que vers la fin de l'an 300 , et au commencement de 400 , les phénomènes du somnambulisme et du Magnétisme animal étaient parfaitement connus. Nous en avons pour témoins deux auteurs célèbres qui écrivaient dans ces temps-là.

Le premier, *Aurèle Prudence* (Aurélius-Prudentius-Clemens), né à Sarragosse en Espagne, l'an 348, fut successivement avocat , magistrat et homme de guerre , et se distingua dans toutes ces professions. Il mourut revêtu d'un emploi considérable à la cour d'Honorius.

Le second est *Synesius* , qui vivait sous Arcadius

en 400. Il fut disciple de la fameuse *Hypacie* (1) d'Alexandrie, et, de païen qu'il était originairement, il fut promu à l'évêché de Ptolémaïde ; il

(1) *HYPAÇIE* naquit à Alexandrie vers la fin du 4^e siècle, et mourut dans le mois de mars 415. Elle était fille de *Théon*, philosophe et mathématicien célèbre. Elle suivit les leçons de son père, et le surpassa en célébrité, sur-tout par ses connaissances en mathématiques, dont elle avait fait son occupation principale. Elle fit de si grands progrès dans l'étude de l'Écriture-Sainte, dans la Philosophie, dans la Géométrie et l'Astronomie, etc., qu'elle égalait et même surpassait, en quelque sorte, tous les philosophes de son temps. Elle était d'une rare beauté, et tous ceux qui la voyaient en étaient épris. Les auteurs anciens qui ont parlé d'*Hypacie* lui ont donné autant de louanges pour la pureté de ses mœurs, que pour sa science et la beauté de son génie.

Dans l'*Histoire abrégée des Philosophes et des Femmes célèbres*, par M. de Bury, en 2 vol. in-12, Paris, 1773, à la page 276 du Tom. II, elle y est placée au rang des femmes qui se distinguèrent par une philosophie chrétienne et savante. Cependant plusieurs auteurs prétendent qu'elle suivait encore la religion des païens, ou du moins qu'elle favorisait le paganisme.

A son retour de la ville d'Athènes, où elle était allée se perfectionner dans les écoles savantes de la Grèce, *Hypacie* fut mise à la tête de l'Ecole d'Alexandrie, où tant de grands hommes, avant elle, avaient professé les sciences. Tout ce qu'il y avait alors dans le monde, de philosophes chrétiens et païens, venaient entendre ses leçons. On comptait parmi ses disciples l'illustre *Synésius de Cyrène*, l'un des plus savans de son siècle, et qui fut depuis évêque de Ptolémaïde, ancienne ville d'Afrique, de la pentapole d'Egypte. Ce prélat appelle cette docte fille sa mère, sa sœur, son maître en philosophie, et sa bienfaitrice ; il lui adresse plusieurs lettres, la rend juge de ses ouvrages, et les soumet à sa critique. Tous les Préfets d'Egypte, de son temps, recherchèrent son amitié, et l'un d'eux, nommé *Oreste*, suivait ses conseils ; mais malheu

était Platonicien. Il ne faut pas le confondre avec un alchimiste du même nom, dont il est parlé

reusement il existait alors, entre ce préfet et *Saint Cyrille*, Patriarche d'Alexandrie, de grandes dissensions qui produisirent une opposition formelle entre l'autorité civile et l'autorité ecclésiastique. Il en résulta une animosité si vive, qu'elle se communiqua aux partisans du préfet et à ceux du patriarche. Les esprits s'exaspérèrent à un tel point, qu'on vit plus de cinq cents moines des déserts de *Nitrie*, dans la Basse-Egypte, quitter leurs solitudes, et entrer tout-à-coup, menaçans, dans Alexandrie. Ils attaquèrent le préfet sur son char, dispersèrent son escorte à coups de pierres, et l'un des moines, nommé *Ammonius*, blessa le préfet *Oreste* au visage. Le peuple accourut au secours d'*Oreste*, mit en fuite les moines; et *Ammonius* qui avait blessé le préfet, fut mis en jugement et condamné à expirer sous les verges. *Saint Cyrille* recueillit le corps d'*Ammonius*, le fit transporter processionnellement dans sa cathédrale, changea le nom de ce moine en celui de *Thaumase*, c'est-à-dire *Admirable*, et le fit proclamer comme martyr. Cette conduite, que plusieurs écrivains se sont fait un devoir de justifier en faveur des motifs qui faisaient agir ce prélat, ne fit qu'irriter les esprits de part et d'autre, et entretenir des sentimens de vengeance qui, bientôt, éclatèrent et produisirent un assassinat commis sur la personne d'*Hypacie*. L'abbé *Fleury*, membre de l'Académie française, et confesseur de *Louis XV*, dans son *Histoire ecclésiastique*, a dit, en parlant de l'émeute des moines à Alexandrie, que les plus sages des chrétiens n'approuvèrent pas alors la conduite du patriarche. En effet, les plus fougueux partisans de *Saint Cyrille*, ayant à leur tête le lecteur *Pierre*, clerc de l'église d'Alexandrie, arrêterent *Hypacie* dans le temps qu'elle se rendait à son école, la forcèrent de descendre de son char, et la traînèrent dans l'église nommée *Cesarine*; là, après l'avoir dépouillée toute nue, l'assommèrent avec des débris de tuiles et de pots de terre. Cet événement déplorable eut lieu au mois de mars 415. La rage de ces forcenés ne fut point assouvie par la mort de cette femme illustre; ils coupèrent son corps par

dans l'*Histoire de la Philosophie hermétique*, par Langlet Dufresnoy (1), tom. I, pag. 419, et dans

morceaux, les portèrent dans les rues d'Alexandrie, et enfin les brûlèrent dans un lieu nommé *Cinaron*.

C'est ainsi que les outrages exercés par des clercs séditeux, sur le corps de la belle *Hypacie*, servirent de représailles pour venger, par un crime, la juste punition infligée, d'après les lois, à un moine fanatique et rebelle.

Ce meurtre attira de grands reproches à saint Cyrille, parce que déjà, dans plusieurs circonstances, il avait signalé un zèle trop ardent, en employant la violence, sans attendre la justice du magistrat, pour punir les hérétiques et les juifs. Il avait aussi, de son autorité, fait fermer les églises des Novatiens, et s'était emparé de leurs trésors. Il se mit une autre fois, lui-même, à la tête d'une multitude séditeuse, fit fermer les synagogues, chassa les juifs d'Alexandrie, qui y étaient au nombre de quarante mille, fit raser leurs maisons, et livra leurs biens au pillage.

Pour réprimer les entreprises du clergé, le gouvernement impérial, sous Théodose II, fit une loi, en l'an 416, par laquelle il réduisit le nombre des clercs, et leur défendit à tous de s'immiscer dans les affaires publiques.

L'infortunée *Hypacie*, non moins célèbre par sa beauté et ses bonnes mœurs, que par son esprit, avait composé un grand nombre d'ouvrages très-estimés, mais dont la plupart périrent dans l'incendie de la fameuse bibliothèque d'Alexandrie.

(H. C.)

(1) LANGLET DUFRESNOY naquit à Beauvais le 5 octobre 1674, et mourut âgé de quatre-vingt-deux ans, le 16 janvier 1755. Il fut employé dans la diplomatie, et se distingua dans la carrière des belles-lettres. Il est auteur d'un assez grand nombre d'ouvrages remplis de recherches curieuses, et, entre autres, ceux qui suivent, dont je donne la notice, comme ayant quelque rapport avec la science du Magnétisme animal.

1°. *Histoire de la Philosophie hermétique*, accompagnée d'un catalogue raisonné des écrivains de cette science, avec le

la *Bibliothèque des Philosophes chimiques*, par M. L. M. D. R. Paris, 1741, tom. II, pag. 175. C'est en vain qu'on a voulu appliquer à cet alchimiste obscur les caractères qui distinguent l'évêque de Ptolémaïde. Ce rapprochement est démenti et par le style absolument différent de celui du philosophe Platonicien, et par le silence de tous les auteurs qui n'ont jamais regardé cet Évêque comme un alchimiste; et enfin par le père Pétau, qui, dans la collection des œuvres de Synesius, n'a point compris l'opuscule hermétique dont parle Dufresnoy.

Aurèle Prudence a écrit beaucoup de poésies; c'est dans celle intitulée : *De Integritate visionis animæ*, qu'il célèbre les phénomènes de la vision somnambulique.

véritable *Philalette*, revu sur les originaux. Cette histoire fut imprimée en trois volumes in-12, l'an 1742.

2°. *Traité historique et dogmatique* sur les apparitions, les visions et les révélations particulières, avec des observations sur les dissertations du révérend Père Dom Calmet, sur les apparitions et les revenans, en deux volumes in-12, 1751.

3°. *Recueil de Dissertations anciennes et nouvelles* sur les apparitions, les visions et les songes, avec une préface historique et un catalogue des auteurs qui ont écrit sur les esprits, les visions, les apparitions, les songes et les sortilèges, en quatre volumes in-12, année 1752. L'auteur a joint à cet ouvrage une préface de 162 pages, dans laquelle il discute le *pour* et le *contre* sur les visions et les songes.

4°. *Histoire de la célèbre Jeanne d'Arc*, 1 vol. in-12, année 1753.

(H. C.)

« Croyez-vous, dit-il, que l'âme ne voye que
 » par les yeux et qu'elle soit circonscrite par la
 » portée de nos regards? celui qui croirait de la
 » sorte serait dans une grande erreur. »

*Errat quis qui animas nostrorum sine oculorum
 Estimat.*

« Non, la vue de l'âme ne dépend pas d'une
 » étroite prunelle; c'est une flamme vive, un
 » feu qui s'élance, fend la nue, et pénètre dans
 » le vaste abîme de l'inconnu. »

*Illis viva acies, nec pupula parva, sed ignis
 Trajector nebulæ, vasti et penetrator operti est.*

« Rien ne peut intercepter ses regards, ils
 » atteignent les voûtes azurées. Ils percent à
 » travers les montagnes les plus solides, à trayers
 » les ombres de la nuit, à travers les ondes de
 » l'océan; ils plongent dans les gouffres du Tar-
 » tare. »

*Nil ferrugineum solidumve tuentibus obstat.
 Nocturnæ cedunt nebulæ, nigrantia cedunt
 Nubila; prætenti cedit teres area mundi.
 Nec tantum aërios visu transmittit hiatus
 Spiritus, oppositos sed transit lumine montes;
 Oceani fines atque ultima littora Thylen
 Transadiit, volucresque oculos in Tartara mittit.*

Et qu'on ne dise pas que ce soit par la force de
 la pensée que l'âme ainsi se transporte sur tous
 les points de l'univers. Non, le poète parle d'une
 vision réelle et très-réelle. Il suffit de le suivre :

« Doutez-vous que l'âme puisse porter un regard assuré sur les objets cachés aux yeux du corps, lorsque, souvent, quand nos paupières sont fermées par un sommeil bienfaisant, pleine de vie, l'âme aperçoit les choses distantes et les lieux éloignés, dirigeant sa vue à travers les campagnes, sur les mers, et jusqu'aux étoiles, par la seule force de sa volonté. »

Expertos dubitas animas percurrere visus ?
 Abdita corporeis oculis, cum sæpe quietis
 Rore soporatis, cernat mens viva remotos
 Distantesque locos, aciem per Rura, per Astra
 Per Maria intendens.

La vision dont parle Aurèle Prudence n'est donc pas celle de la réflexion, mais celle qui a lieu dans les songes et dans les états analogues ; une vision qui frappe l'imagination et lui laisse la même impression que la réalité, si ce n'est pas la réalité même.

« Nous avons dit *pleine de vie*, car l'âme avant la mort ne se sépare pas de son corps. »

..... Nec enim se segregat ipsa
 Ante obitum vivis ex artubus.

« Mais fixe dans son domicile, c'est de là que sa vue pénétrante atteint jusqu'aux entrailles les plus cachées, et que l'univers entier est déroulé devant elle. »

Viscera sed sede manens speculatur acutis
 Omnia luminibus. Nullo obice rerum
 Discussa ante oculos subjectum prospicit orbem.

« C'était ainsi que Jean l'Évangéliste, lorsqu'il était
» encore revêtu de son corps, voyait les mys-
» tères de l'avenir, parcourait par les yeux et
» par le sentiment les siècles futurs dans l'ordre
» qu'ils devaient suivre. »

Sic arcana videt tacitis cooperta futuris
Corporeus Joannes adhuc nec carne solutus
..... Sensusque oculisque peragrans
Ordine dispositos venturis solibus annos.

« Il voit le séjour angélique, et son oreille déjà
» retentit du son aigu des trompettes qui an-
» noncent la fin du monde et l'incendie de l'uni-
» vers. Il voit tout cela, plein de vie; avant son
» décès son âme transportée par l'extase pouvait
» bien s'élever au-dessus de la matière, mais
» sans abandonner son corps. »

Secedente animâ, non discedente, videbat.

« Or, si l'âme, de son vivant, a une vue si étén-
» due, que sera-ce quand elle aura laissé dans le
» tombeau sa dépouille mortelle? »

Nonne magis flatus sine corpore cuncta notabis
Corporis involucris tumulo frigente repostis?

Est-il possible de décrire, de rendre mieux, la
position, les facultés du somnambulisme, que
vient de le faire le poète Aurèle Prudence? Dans cet
état procuré par un sommeil bienfaisant, l'âme
voit tout. Elle voit dans son corps, elle voit dans
celui des autres, elle voit dans le sein de la
terre, *omnia speculatur viscera* : elle voit à dis-

tsance ; *cernit mens viva , remotos distantesque locos* , elle voit dans l'avenir. Les murs , les obstacles , les enveloppes , rien ne peut arrêter la pénétration de sa vue ; et ce n'est pas seulement des songes et des fictions de l'imagination que parle Prudence , il parle des visions réelles que les crisiaques ont dans leurs extases , visions qui les rendent confidens non-seulement du présent , mais encore de l'avenir.

L'explication de la vision à distance a toujours paru d'une extrême difficulté. Prudence , à l'exemple de quelques anciens , pour trancher la difficulté , a supposé que l'âme , si elle ne se séparait pas entièrement du corps , s'en isolait au moins un peu ; et c'est ce qu'il a exprimé par ce vers singulier :

Secedente animâ , non discedente , videbat.

Ce morceau d'Aurèle-Prudence est , en général , véritablement admirable ; et un magnétiseur qui aurait voulu célébrer les merveilles du Magnétisme , n'aurait pu le faire plus éloquemment et plus énergiquement. (1)

Synésius , qui vivait sous Arcadius , peu de temps

(1) Aurelius - Prudentius , Antwerpiaë , 1536 , de *Integritate visionis animæ* , pag. 473 et seq. ; poëme intitulé *Amartigenia* , ou de l'Origine des péchés.

Amartigenia est dérivé des mots grecs *αμαρτία* (*amartia*) , péché ; du verbe *αμαρτανειν* (*amartanéin*) , pécher ; et des verbes *γίνομαι* (*géino*) , *γίνομαι* (*géinomai*) , naître , engendrer , produire.

(H. C.)

après le poète Prudence, a fait un *Traité sur les Songes*. Il paraît qu'il fut composé avant qu'il eût embrassé le christianisme. D'abord il croit à la divination, et surtout à celle des songes. « Le commun
 » des hommes, dit-il, connaît ce qui est présent,
 » il peut former des conjectures pour l'avenir.
 » Calchas était le seul, parmi les Grecs, dont on
 » pouvait dire : Il connaît le passé, le présent,
 » l'avenir :

Quæ sunt, quæ fuerunt, quæ mox ventura sequentur.

» L'intelligence, chez l'homme, est une portion
 » de la substance divine; c'est pourquoi le sage
 » est lié par un certain rapport avec Dieu; et c'est
 » pour cela qu'il tâche, le connaissant de plus
 » près, de s'en rapprocher autant qu'il est possible. (1)

» Tout fournit à l'homme des indices de l'avenir;
 » pourquoi? c'est que tout se tient dans le monde.
 » Le monde est comme un animal, dont toutes
 » les parties correspondent entre elles. (2) Cet
 » univers est comme un grand livre couvert de
 » lettres de toutes espèces; les unes phéniciennes,

(1) *Sapiens cum Deo quâdam necessitudine conjunctus est, quod cognitione proximâ ad eum conatur accedere, et circa intellectionem occupatur quæ est ipsa de substantiâ. Synesii opera quæ extant græcè latinè interprete Dionisio Petavio. Lutet. Parisiis., 1640, de Insomniis.*

(2) *Jam verò cùm per quælibet futurorum indicia quælibet præbeant, quoniam quæ eodem sunt in animali, mundo scilicet, germanitatem habent inter sese. Ibid.*

» les autres assyriennes, les autres égyptiennes.
 » L'ignorant ne les connaît pas ; mais le sage sait
 » les rassembler et lire plus ou moins correc-
 » tement. Tout lui dévoile l'avenir, et c'est en
 » cela peut-être que consistent tous les enchan-
 » temens. Ils consistent à connaître tous les rap-
 » ports des parties du grand tout, et à savoir les
 » rapprocher par l'attention qui leur est propre.
 » Si un objet ne peut pas en attirer un autre
 » immédiatement, il le fera par l'intermédiaire
 » d'un troisième. » C'est là un axiôme de nos
 chimistes modernes. « N'avons-nous pas en nous-
 » mêmes, continue Synésius, de ces effets qui ne
 » s'opèrent que médiatement ? Une partie du
 » corps nous fait mal, la douleur ne se com-
 » munique-t-elle pas à l'autre extrémité, quoique
 » les parties intermédiaires ne sentent rien ? C'est
 » que ce sont les parties d'un même animal. Il en
 » est de même des cordes d'un même instrument,
 » lorsqu'elles sont dans un certain rapport. Vous
 » touchez la première ; la seconde, la troisième
 » restent immobiles ; mais la quatrième, quoique
 » plus éloignée, rendra des vibrations, parce
 » qu'elle est en concordance avec la première.
 » De même, dans le monde, tout n'est pas un
 » et identique, c'est un tout composé de diffé-
 » rentes parties, dont les unes ont une affinité
 » entre elles, et les autres une espèce de répul-
 » sion ; mais ce divorce mutuel des parties conspire
 » pour l'union et la concorde du tout. Dans la

» lyre , c'est la collection des sons opposés et
 » concordans , qui forme le concert. » (1)

Nous n'avons pas craint de suivre Synésius dans quelques-unes de ses idées. On y verra que l'opinion qui établit un système de communication entre toutes les parties de l'univers , tant entre elles qu'avec le tout , n'est pas nouvelle , et que les modernes n'ont fait que reproduire , avec quelques modifications , cette antique doctrine.

A l'égard de cette concordance , de cette tendance de toutes les parties de l'univers , à se mettre d'accord les unes avec les autres , il ne faut pas oublier un fait précieux cité par tous les journaux savans , qui démontre cette vérité : c'est celui de deux pendules posées sur une même tringle.

Il est reconnu , 1^o que si l'une de ces deux pendules , que l'on suppose absolument semblables , se trouve placée à côté d'une autre de même dimension , qui est en repos , la première lui communique son mouvement , de manière que les deux pendules marchent ensemble ;

2^o. Si les deux pendules sont posées l'une à côté de l'autre , et que les lentilles se meuvent

(1) Oportebat enim arbitror , universitatis hujus consentientis secum , conspirantisque partes , utpote quæ ejusdem totius membra sunt , mutuâ quâdam necessitate copulari. Ac fortasse magorum incantationes nihil aliud sunt. Nam à se invicem attrahuntur , non minùs quàm significantur ; et is demum sapiens est , qui partium inter se mundi cognationem intelligit. *Ibid.*

en sens contraire, bientôt les deux lentilles se mettent d'accord et ne se dérangent plus ;

3°. Si les deux pendules sont séparées , elles varient entre elles ; si elles sont mises à côté l'une de l'autre, elles vont ensemble , et plus de dérangement. (1)

Revenons à l'opinion de Synesius sur les songes.

« Lessens, dit-il, sont bien les moyens et les
 » instrumens des sensations, mais le sentiment
 » et la perception des sensations n'appartiennent
 » qu'à l'âme ; car dans le sommeil nous voyons
 » les couleurs, nous entendons les sons, nous
 » éprouvons l'effet du tact, ce sentiment si dé-
 » licat pendant que nos sens se reposent , et sans
 » qu'ils y coopèrent en rien , et je ne sais même
 » pas si ce mode de sentir n'a pas quelque chose
 » de plus saint. Car c'est par son bienfait que
 » nous conversons quelquefois avec les dieux ,
 » soit qu'ils nous avertissent les premiers, soit
 » qu'ils répondent à nos demandes, soit qu'ils
 » veillent à nous de quelqu'autre manière. Si
 » donc, en suivant l'indication d'un songe, quel-
 » qu'un trouve un trésor, je ne vois rien là
 » d'admirable, pas plus que si quelqu'un s'étant

(1) *Bulletin de la Société d'encouragement*. Novembre 1818, pag. 351 et suivantes.

Annales de Chimie et de Physique, cahier d'octobre 1816, pag 166.

» couché ignorant, il se réveille habile, ayant
 » dans son sommeil conversé avec les Muses et
 » reçu leurs leçons. Nous avons vu cela de notre
 » temps et je n'y trouve rien d'incroyable. » (1)

« Je passe sous silence et les embûches décou-
 » vertes en songe, et les personnes qu'un som-
 » meil médical a délivrées du danger des mala-
 » dies, etc., etc. »

Ainsi, voilà la profession de foi de Synesius bien claire. Il croit fermement à tous les phénomènes du somnambulisme. Il croit que les révélations du sommeil peuvent découvrir un trésor, qu'elles peuvent faire connaître des embûches cachées.

Nous avons vu mettre en problème si on ne pouvait pas profiter du somnambulisme pour instruire le somnambule et le rendre imbu de certaines opinions. Synesius tranche la question pour l'affirmative. Il assure qu'une personne peut se coucher ignorante et se réveiller habile, sans avoir fait d'études préalables. On peut concevoir qu'un habile magnétiseur, en conférant avec un somnambule pendant son sommeil, peut lui inculquer des principes, des règles qui s'im-

(1) Adeoque si cui thesaurus somni munus obtigit, nihil admirandum censeo. Neque si quis, cum imperitus obdormisset, posteaquam in somnis cum musis versatus sit, et nonnulla cum ais locutus fuerit, nonnulla idem audierit, repente elegantissimus sit poeta factus, ejus modi ætas nostra tulit : minime id verò incredibile mihi videtur. Synes. *Ibid.*

priment dans son cerveau , et à son réveil le rendent plus savant. Il atteste que , de son temps , il y avait des exemples de cette instruction communiquée pendant le sommeil , et c'est de cette manière qu'on pourrait concevoir ce qu'on appelle *l'art notoire*.

Synesius reconnaît aussi au sommeil la propriété de guérir les maladies , il l'appelle un sommeil médical , *somnus medicus*. (1)

Ainsi les principes de Synesius concordent parfaitement avec ceux du somnambulisme. Il est donc vrai de dire que vers les quatrième et cinquième siècles , ces principes , ainsi que la pratique du somnambulisme , s'étaient conservés sans interruption.

Ces expressions d'Aurèle Prudence , *Secedente animâ, non discedente*, nous rappellent un trait rapporté dans les *Lettres égyptiennes et anglaises* (2), qui trouve ici naturellement sa place.

« Un roi du pays de Galles était en guerre avec
 » un autre roi de l'isle de la Grande-Bretagne :
 » leurs armées étaient en campagne et cher-
 » chaient à l'envi l'occasion de combattre. Le
 » roi de Galles , après une marche forcée de

(1) Synes. *Ibid.*

(2) *Lettres égyptiennes et anglaises* , ou Correspondance historique , philosophique , critique et littéraire , sur des sujets peu communs , entre un sage égyptien et un savant anglais. Amsterdam , 1742 , in-12.

» quarante heures , s'arrêta à la tête de ses troupes
 » dans un camp avantageux , le long d'un ruis-
 » seau qui coulait au pied d'une montagne hé-
 » rissée de rochers. Extrêmement fatigué , il s'en-
 » dormit sur un gazon , et pendant son sommeil
 » ses officiers , sans s'éloigner de sa personne ,
 » s'amusèrent à jouer au petit palet. A peine le
 » roi fut assoupi , qu'un de ses courtisans en ap-
 » pelle d'autres , pour leur faire remarquer une
 » espèce de papillon qui sortait de la bouche de
 » leur prince et cherchait à passer le ruisseau.
 » Ses ailes , courtes et mal disposées , ne lui per-
 » mettaient de voler qu'en sautillant. Cet officier ,
 » touché de l'embarras où il voyait le papillon ,
 » tira son cimeterre et l'ayant allongé sur le ruis-
 » seau , il le coucha d'une certaine façon que la
 » pointe et la poignée portaient sur les deux
 » bords. Ce fut une espèce de pont sur lequel ce
 » petit animal ne fit point difficulté de passer.

» Les spectateurs , étonnés , lui donnèrent toute
 » leur attention ; ils le suivirent des yeux , et ils
 » le virent entrer dans un antre , dont l'ouver-
 » ture était enfoncée sous des rochers qui ,
 » penchant du côté du ruisseau , semblaient me-
 » nacer de leur chute.

» Ce petit spectacle continuant de les amuser ,
 » leur donna lieu de s'entretenir de la familiarité
 » du papillon. Cependant ils ne perdirent point
 » de vue la caverne. Après avoir disparu envi-
 » ron un quart-d'heure , ce petit animal en sor-

» tit, et ils redoublèrent leur attention. Ils le
 » virent reprendre le chemin qu'il avait tenu en
 » allant ; et s'étant aperçus du même embarras
 » où il était pour repasser l'eau , ils lui tendi-
 » rent le même cimeterre, qui lui servit encore
 » de pont. Il le traversa avec une grande tranquil-
 » lité , et , suivant sa première route, il rentra dans
 » la bouche du Roi , qui s'éveilla à l'instant. Les
 » officiers s'approchèrent du prince , à dessein de
 » le divertir par le récit qu'ils avaient à lui faire
 » du fait dont ils venaient d'être les témoins ;
 » mais le roi les prévint.

» J'ai fait , leur dit-il , un plaisant rêve ; j'ai
 » passé une rivière sur un pont de fer, et ayant
 » aperçu de l'autre côté une caverne entre les
 » rochers d'une montagne , j'y suis entré avec
 » une certaine assurance que j'y trouverais un
 » trésor. Mon pressentiment a été juste. A peine
 » y ai-je marché un quart-d'heure , que j'ai ren-
 » contré un réduit où était caché un coffre plein
 » d'or et d'argent. Je l'ai fait enlever. Il m'a uti-
 » lement servi. Je me suis trouvé bien récom-
 » pensé de mes peines.

» Les courtisans , que le rêve du roi remplit
 » d'admiration , ne manquèrent pas de lui racon-
 » ter , à leur tour , ce qui s'était passé sous leurs
 » yeux. Le prince , étonné de la conformité du
 » fait avec son rêve , envoie incessamment à la
 » plus prochaine ville pour avoir des flambeaux.
 » Ils furent apportés au plus tôt. Le roi se trans-

» porta lui-même avec un empressement qui fut
 » de bon augure. L'issue y répondit. On trouva
 » un trésor considérable, qui lui servit efficace-
 » ment à subjuguier son ennemi (1). »

Ce trait n'est pas de l'invention de l'auteur des *Lettres égyptiennes*; il est rapporté par Gordon (2) dans le *Wigh independant*, et nous l'avons lu nous-même dans une vieille chronique latine.

Quelques efforts que fassent l'auteur des *Lettres égyptiennes* et Gordon pour donner ce trait comme avéré (il est dit *que cette histoire fut si fort accréditée par Gordon, cet auteur des plus respectables de la nation, qu'aucun critique ne l'a contredite*), nous avons bien de la peine à croire qu'il ne soit pas fabuleux. C'est dommage, car il expliquait à merveille ces émigrations momentanées de l'âme.

L'auteur des *Lettres égyptiennes* dit « qu'il faut distinguer dans l'homme trois choses : le corps, l'âme et l'esprit; que le corps et l'âme restent toujours ensemble, mais que l'esprit peut aban-

(1) *Lettres égyptiennes*, pag. 67 et suivantes.

(2) GORDON (Thomas), né en 1684 à *Kircudbrigt*, dans la province de Galloway en Irlande, mort le 10 juillet 1750. Il avait le génie de la politique et de la littérature, et fut auteur de plusieurs ouvrages curieux. Il se lia d'amitié avec un poète anglais, nommé *Trenchard*, né en 1666, mort en 1723. Ils s'associèrent pour publier deux ouvrages périodiques utiles : 1^o les *Lettres de Caton*; 2^o le *Wigh independant*, ou Défense du christianisme primitif. Après la mort de *Trenchard*, *Thomas Gordon* continua ce dernier ouvrage.

(H. C.)

» donner sa prison et se porter où bon lui sem-
 » ble ; qu'il peut même revêtir telle forme qu'il
 » lui plaît. Les esprits étant d'une nature très-
 » élevée , et presque infinie , au-dessus de la ma-
 » tière , il leur est facile de la modifier , comme il
 » leur plaît , pour s'y renfermer aussi naturelle-
 » ment que dans le corps humain ; que c'est ainsi
 » que quantité d'esprits , agens de la Divinité ,
 » sont sortis de son sein , ont pris la forme
 » humaine ; » et il cite les livres saints.

Il faut bien distinguer les esprits proprement
 dits , d'avec ce que nous appelons l'âme de
 l'homme. Ces esprits sont des substances simples,
 dégagées de tout lien corporel , telle que sera un
 jour notre âme lorsqu'elle sera dégagée du corps ;
 mais l'homme , tant qu'il est sur la terre , n'est
 composé que de deux substances , l'âme et le
 corps. Il ne faut pas regarder l'esprit comme
 une troisième substance. Le génie , l'esprit , la
 raison , l'imagination , la mémoire , la volonté , ne
 sont que des manières d'être de l'âme , qui jouit
 plus ou moins de ces avantages , suivant la nature
 de ses organes.

L'esprit est donc inséparable de l'âme ; ce n'est
 qu'une seule et même chose. C'est l'âme en tant
 qu'elle conçoit et qu'elle examine le rapport des
 choses. Or , cette âme ne peut se séparer du corps
 tant qu'il est en vie.

COURS PUBLIC

SUR LE MAGNÉTISME ANIMAL;

Par M. le Docteur Alexandre BERTRAND, Médecin de la Faculté de Paris, et ancien Élève de l'École Polytechnique.

AVANT-PROPOS.

*Et Notice biographique sur M. le Docteur
A. BERTRAND.*

Deux Cours sur le Magnétisme animal, donnés successivement et à des époques très-rapprochées, par un docteur médecin de la faculté de Paris, furent vraiment une bonne fortune pour les magnétiseurs de cette capitale. Les conférences de ce docteur eurent lieu deux fois par semaine. Le premier *cours*, composé de quinze séances, fut public et s'ouvrit le 23 août 1819. Le second *cours*, de vingt-quatre séances, commença le 25 janvier 1820. Les séances du premier *cours* se tinrent d'abord dans l'amphithéâtre des sociétés académiques des sciences, à l'Oratoire, rue Saint-Honoré; ensuite dans un local plus vaste, rue Mazarine, n°. 72. Le second cours eut lieu chez ce médecin, rue des Canettes, n° 13, près Saint-Sulpice, faubourg Saint-Germain.

L'affluence que ces deux cours attirèrent mé-

rite d'être remarquée. J'ai constamment observé au premier *cours*, que le local des séances était toujours , pour ainsi dire , assiégé par une foule assez considérable , et bien avant l'heure indiquée. Des amateurs en grand nombre , faute de place , étaient souvent obligés de se retirer , avec le regret de ne pouvoir entrer. Une affluence aussi extraordinaire annonçait , d'une part , le mérite du savant physiologiste qu'on venait écouter avec autant d'empressement que de plaisir ; d'un autre côté , elle prouvait combien était puissant l'attrait de la curiosité qu'inspirent les merveilles du Magnétisme animal. Cependant les gazettes , les journaux , et les ouvrages périodiques , gardèrent un silence absolu sur ces deux cours magnétiques ; tous les folliculaires de Paris, accoutumés jusqu'alors à déverser à pleines mains le ridicule sur le Magnétisme animal, semblèrent éprouver une sorte de stupeur en voyant un médecin savant et éloquent embrasser avec courage une cause jusqu'à présent frappée d'anathème , et la défendre avec les armes de la raison et le langage de la science physiologique. Les gazetiers se trouvèrent sans doute déconcertés d'apprendre qu'un philosophe ait parlé avec intérêt du Magnétisme animal , et l'ait présenté dégagé des erreurs et des absurdités sans nombre dont les magnétistes⁽¹⁾ l'ont obscurci

(1) Il faut bien distinguer les *magnétiseurs* d'avec les *magnétistes*. Cette dernière dénomination , qui n'est pas encore bien

depuis si long-temps dans tous leurs écrits. Si dans cette circonstance le silence des journalistes a pu exciter quelque surprise, l'indifférence de la *Bibliothèque périodique* de la Société du Magnétisme animal, à Paris, est encore plus étonnante. Ce journal, en effet, ne fit aucune mention de ces deux cours, et ne rendit aucun compte des succès qu'ils obtinrent. On en devinera les motifs par la suite. C'est pour réparer cet oubli que je vais parler ici du médecin éclairé qui a osé professer publiquement la science du Magnétisme animal avec un rare talent. On l'a vu, en effet, prononcer avec facilité des discours soutenus, entièrement improvisés, en appliquant avec éloquence, au sujet qu'il avait à traiter, les connaissances philosophiques et physiologiques qui le distinguent, et en discutant avec autant d'érudition que de profondeur les matières les plus abstruses et les plus difficiles à saisir. Les conférences de ce physiologiste, loin de fatiguer l'auditoire nombreux qu'elles avaient attiré, furent toujours écoutées avec un silence plein d'intérêt, qui n'était interrompu que par de fréquens applaudissemens.

Tous les amateurs du Magnétisme, et principa-

connue, doit seulement indiquer celui qui est persuadé de la réalité d'un *fluide* dit *aimant animal*. On peut lire ce que j'en ai dit dans l'Introduction placée au commencement de nos *Archives périodiques du Magnétisme animal*, Tom. I^{er}, pag. 89 et 90.

lement ceux qui témoignèrent une aussi vive satisfaction , en assistant à ces conférences , mé sauront gré sans doute de leur faire connaître celui auquel ils vont être redevables d'un plus grand développement de la nouvelle science magnétique. Ce médecin, nommé *Alexandre BERTRAND*, est né à *Rennes*, département d'Ille-et-Vilaine, le 25 avril 1795, fils de M. Louis-Alexandre Bertrand, négociant , natif de Saint-Silvain , près Caen , département du Calvados , et de Françoise Goupil , son épouse.

Après s'être distingué dans ses humanités , M. le docteur Bertrand se consacra à l'étude des mathématiques , qui eut toujours pour lui un grand attrait. Désirant ensuite servir dans l'arme du génie , il se présenta , en 1814 , aux examens , et fut admis au nombre des élèves de l'Ecole Polytechnique , où il perfectionna les talens avec lesquels il avait débuté d'une manière brillante.

Au bout d'une année de séjour dans cette école célèbre , les événemens politiques contraignirent M. Bertrand à en sortir en 1815 , et le privèrent du grade d'officier qui lui était destiné dans l'arme du génie. C'est alors que prenant une nouvelle direction , il se livra tout entier à l'étude de la médecine , y fit de rapides progrès , et fut reçu docteur médecin de la faculté de Paris , en l'année 1819.

En entrant dans cette illustre faculté , M. Bertrand y signala son admission par un chef-d'œuvre.

Je veux parler de la thèse qu'il soutint en cette occasion. Le sujet qu'il avait choisi était difficile à traiter; mais ce jeune médecin, dont le génie semblait chercher des obstacles, parce qu'il était certain de les surmonter, se montra, dans cette thèse, supérieur aux difficultés. Il s'agissait de discuter l'opinion généralement admise sur *la manière dont nous recevons par la vue la connaissance des corps*. Cette thèse, qui mérite d'être lue, a été imprimée en un vol. in-4°, chez *Didot le jeune*, rue des Maçons-Sorbonne, n°. 13. Je cède au plaisir d'en citer un seul passage tiré de la page 49. Il se trouve en rapport avec la véritable science du Magnétisme animal, et nous fait entrevoir que le physiologiste qui a soutenu cette thèse, est appelé à éclairer les amateurs du Magnétisme animal, à apprendre aux magnétiseurs à fuir l'erreur et à se préserver de la superstition et du fanatisme, vers lesquels la doctrine des *magnétistes* a une tendance marquée. « Rien n'est si commun » que L'ILLUSION, (*dit M. le docteur Bertrand*), » qui nous fait prendre au sens propre, et comme » désignant quelque chose de réel, des expressions purement métaphoriques. »

Ce n'est pas tout d'avoir fait connaître un jeune médecin qui, en avançant les années, s'est déjà emparé d'une portion de la célébrité à laquelle ses talens et son génie lui donnent un droit incontestable, j'ai voulu encore procurer au public, et surtout aux amateurs du Magnétisme animal,

l'avantage de jouir des conférences mêmes de M. le docteur Bertrand, telles qu'il les a prononcées, et telles que j'ai pu les recueillir.

Je dois avouer, cependant, qu'ayant voulu faire hommage à M. le docteur Bertrand du projet que j'avais formé d'imprimer ses discours improvisés sur le Magnétisme animal, ce n'est pas sans peine si j'ai arraché son consentement et obtenu sa permission pour publier des conférences auxquelles la modestie de l'auteur semblait attacher peu d'importance; il n'a enfin cédé à mes instances qu'en se promettant de réviser et d'augmenter par la suite ce travail, qui doit un jour, et je n'en doute nullement, servir de base à la nouvelle science du Magnétisme animal.

Le Baron d'HÉNIN DE CUVILLERS.

PREMIÈRE SÉANCE *du second Cours sur le Magnétisme animal, commencé le 25 janvier 1820 par M. le docteur Bertrand, médecin de la Faculté de Paris, et ancien élève de l'École Polytechnique.*

MESSIEURS,

Il y a plus de quarante ans que Mesmer arriva en France, apportant une nouvelle découverte, qu'il voulait prouver par des faits, et qu'il annonçait comme de la plus haute importance. Depuis

Mesmer, un grand nombre d'hommes, recommandables, sous tous les rapports, se sont déclarés en faveur de la découverte qu'il avait propagée, et l'ont constamment soutenue par tous les moyens qu'ils avaient à leur disposition. Telle a été pourtant, jusqu'ici, l'inutilité de leurs efforts, que, même aux yeux d'un grand nombre de partisans du Magnétisme animal, c'est une action téméraire que celle que je fais aujourd'hui ; et moi-même, MESSIEURS, quand je me suis déterminé à vous entretenir sur ce sujet, je ne me suis pas dissimulé toute la difficulté de la tâche que je me suis imposée.

Je dois vous parler d'un phénomène méconnu, peut-être, parce qu'il a été défiguré par l'enthousiasme et l'exagération de ceux qui l'ont observé jusqu'ici. Aussi, tous ceux qui n'ont pas fait par eux-mêmes des expériences pour constater la réalité de l'existence du Magnétisme animal, doivent le regarder comme le résultat de l'imposture la plus grossière, ou comme le produit d'une imagination tout-à-fait dérégulée. Ils auront entendu parler de pouvoir surnaturel, d'enchantement, de divination et de mille contes ridicules, capables d'éloigner de tout examen sérieux ceux qu'un esprit sage rend ennemis du merveilleux. Si, pourtant, surmontant la première répugnance qu'inspirent toujours des prétentions exagérées, on vient à chercher par soi-même quel peut en être le fondement, on découvre avec admiration les plus belles vérités au milieu des plus grandes

erreurs ; on reconnaît que les prétentions les plus ridicules sont fondées sur l'observation des faits les plus intéressans.

Au reste , cette exagération même pourrait , sous un certain rapport , offrir un motif de plus , pour engager à l'examen de la découverte qu'elle défigure ; et le Magnétisme animal , sous quelque point de vue qu'on le considère , ne peut manquer d'être un sujet d'étonnement. En effet , pour ceux même qui n'ajoutent aucune foi aux merveilles qu'on en raconte , il reste encore à s'étonner que des opinions aussi étranges puissent conserver aujourd'hui quelques partisans parmi nous. Par quelle fatalité , des hommes qui , sur tout autre point , paraissent jouir de leur raison , en semblent-ils tout-à-coup dépourvus , quand il s'agit du Magnétisme seul ? Comment concevoir qu'ils se laissent entraîner à vous raconter des choses si étranges , qu'on serait tenté de les attribuer à une illusion , lors même qu'on en aurait été témoin soi-même ?

Les assertions des partisans du Magnétisme animal sont tellement en opposition avec l'esprit de notre siècle , qu'on serait tenté d'en rapporter l'époque à ces siècles d'ignorance , si féconds en fables ridicules , et dont il ne devrait rester aucune trace parmi nous. On rencontre pourtant tous les jours , dans le monde , des hommes qui disent qu'ils ont vu , qu'ils ont observé , qu'ils ont produit les phénomènes qu'ils racontent ; et si on veut absolument que leurs prétentions n'aient aucun

fondement , il faut admettre que le Magnétisme animal , bien qu'il soit une chimère , a cependant de bien réel , la propriété de rendre fous ceux qui s'en occupent. Dans ce cas-là encore , il serait assez intéressant de voir d'où lui vient cette propriété , et d'examiner avec soin la chose de près , en prenant néanmoins toutes les précautions possibles pour se garantir de la funeste influence , à moins qu'on ne pensât avec un des plus violens antagonistes (1) du Magnétisme , que la chose ne soit trop difficile , et qu'aucuns de ceux qui s'exposent au danger de voir , ne pourront éviter la contagion de croire.

Le plus souvent , néanmoins , entre l'impossibilité où l'on se trouve de croire à des miracles , et la difficulté qu'il y aurait à supposer une illusion complète dans les personnes qui les rapportent , on prend le parti moyen d'admettre qu'il y a en effet *quelque chose de réel* , et que l'imagination exaltée a fait tout le reste ; mais s'il y a *quelque chose de réel* , pourquoi ne pas chercher à le démêler de l'erreur ? L'indifférence de la plupart des gens du monde n'a pas lieu d'étonner : peu accoutumés à observer la nature , ils attendent , pour fixer leur opinion sur ce sujet , que ceux qui ont coutume de la diriger , leur apprennent ce qu'ils doivent croire. Mais comment concevoir,

(1) M. De Montègre , *du Magnétisme animal et de ses partisans*.

sur un sujet si intéressant , l'indifférence de ces hommes qui semblent destinés à éclairer leurs semblables ?

Il ne s'agit pas de savoir si l'on n'a pas ridiculement exagéré ce qu'on a vu , si la prévention et l'amour du merveilleux n'ont pas égaré les partisans du Magnétisme. Bornons-nous à considérer la chose sous le point de vue le plus simple , et examinons s'il n'y avait pas sujet de faire les recherches les plus sérieuses sur l'objet qui nous occupe. Ne comptons pour rien le témoignage de ceux qui ont raconté des miracles , et bornons-nous à examiner ce que pensent aujourd'hui les hommes les plus célèbres. Ne comparons leur conduite qu'à leur propre croyance , et voyons si , d'après ce qu'ils reconnaissent eux-mêmes , ils ne devaient pas pousser plus loin leurs recherches.

M. Cuvier, dont personne ne récusera le témoignage en pareille matière , dans ses leçons d'anatomie comparée , après s'être déclaré contre les prétentions des magnétiseurs , ajoute : « Néanmoins , les effets obtenus sur des personnes déjà » sans connaissance , avant que l'opération commençât , ceux qui ont eu lieu sur d'autres personnes , après que l'opération même leur a fait » perdre connaissance , et ceux que présentent » les animaux , ne permettent guère de douter » *que la proximité de deux corps animés , dans » certaines positions et avec certains mouvements , n'ait un effet réel , indépendant de l'ima-*

» *gination de l'une des deux.* Il paraît assez clairement (ajoute-t-il) que les effets sont dus à une communication quelconque, qui s'établit entre leurs systèmes nerveux. » (1)

Mais, si une pareille influence se manifeste entre les animaux, *si on ne peut guère douter* qu'elle n'agisse sur l'économie animale, entre des individus de l'espèce humaine, pourquoi ne pas chercher en quoi elle consiste et jusqu'où elle peut s'étendre ? Nous a-t-on appris quels sont ses effets, quels phénomènes elle produit ? A-t-on constaté si elle pouvait déterminer chez l'homme l'état surprenant du somnambulisme, dont on trouve des relations si curieuses dans les ouvrages des médecins les plus éclairés et des philosophes les moins crédules ? A-t-on, relativement à ce dernier phénomène, constaté s'il est vrai que dans cet état l'homme puisse recevoir la connaissance des corps autrement que par les sens, qui le mettent habituellement en rapport avec le monde extérieur ? Sait-on s'il est vrai que chez les somnambules ce rapport entre nos goûts et nos besoins, qui est une des grandes lois établies pour la conservation des êtres vivans, se montre d'une manière plus prononcée qu'on ne le remarque dans l'état de veille ? En un mot, s'il est vrai que chez eux on observe des facultés analogues aux penchans instinctifs des animaux ? Les médecins nous ont-ils appris si cette

(1) Je publierai dans un prochain numéro des réflexions sur ce passage de M. Cuvier. Le baron D'HÉNIN DE CUVILLERS.

action produite par l'influence du système nerveux, d'un homme sur un autre homme, pouvait, dans certains cas, devenir utile par le rapport établi entre un homme en santé et un homme malade ?

Cette indifférence sur tant de questions intéressantes n'a-t-elle pas lieu d'étonner dans un siècle sur-tout, où, sur certains points, et principalement dans les sciences de description, on a poussé les recherches jusqu'à la minutie; car, enfin, si on en croit les magnétiseurs, le phénomène principal, qui consiste dans l'action directe qu'un homme peut exercer sur un autre homme, et qui découvre en nous la faculté précieuse de soulager nos semblables par une communication volontaire du principe de la vie, n'est encore que le moins intéressant de ceux qu'ils présentent à notre examen. Suivant eux, les effets consécutifs, produits par cette action, dans ceux qui s'y trouvent soumis, sont encore bien plus admirables que l'action primitive elle-même : car, à peine le malade a-t-il fermé les yeux sous son influence, que, sans rien perdre des facultés dont il jouissait auparavant, il en acquiert tout-à-coup un grand nombre de nouvelles, qui l'élèvent, pour ainsi dire, au-dessus de la condition d'homme. Privé de l'usage de tous ses sens, il peut néanmoins acquérir toutes les connaissances qui nous viennent ordinairement par eux. Il n'entend pas par les oreilles, et pourtant il entend; ses yeux sont fermés, et il voit; et sa vue même

s'étendant au-delà des limites que nos yeux peuvent atteindre , il peut découvrir ce qui se passe aux distances les plus éloignées.

Quoique le somnambule soit enseveli dans le sommeil le plus profond , son intelligence veille , et elle se trouve même prodigieusement développée. Son âme prenant alors connaissance de la manière dont s'exécutent les fonctions intérieures , tire de cette connaissance les notions les plus extraordinaires et les plus précieuses ; aussi assure-t-on que le somnambule peut , bien mieux que le médecin le plus habile , indiquer les remèdes capables de le soulager. Bien plus , on dit qu'il peut porter ses regards dans l'avenir , et y lire , par une inconcevable prévision , les maux dont il est menacé. On dit qu'embrassant dans un seul coup-d'œil tout le temps qui ne doit se dérouler que lentement pour nous , il y place d'avance les événemens , et indique le jour , l'heure , l'instant où doivent s'accomplir ses prédictions. Outre ces merveilleuses facultés , on assure que le somnambulisme en présente encore un grand nombre d'autres qui ne sont pas moins incompréhensibles ; car , aussitôt qu'un rapport nécessaire s'est établi , le malade se trouve uni à celui qui lui communique une partie de sa vie , par les lois de la plus étroite sympathie. Désormais il souffrira de ses maux , comme il est soulagé par sa présence : il sentira sa volonté , il lira dans sa pensée ; enfin , pour dernière merveille , à la voix du magnétiseur , le som-

meil magique cesse, et avec lui s'efface aussitôt de la mémoire du somnambule le souvenir de tout ce qui vient de se passer. Tout disparaît jusqu'à ce qu'un nouveau sommeil reproduise les mêmes facultés, et que l'âme, replacée une seconde fois dans la même situation, retrouve le souvenir clair et distinct de tout ce qu'elle avait oublié. C'est ainsi qu'il arrive que nous retrouvons, au matin, le fil de nos idées, que le sommeil avait interrompu pendant la nuit. Telles sont les prétentions des partisans du Magnétisme : nous les examinerons séparément, et l'une après l'autre nous les discuterons, nous rechercherons ce qui a pu y donner lieu, et jusqu'à quel point elles peuvent être fondées.

En dirigeant mes recherches sur un sujet négligé jusqu'ici, j'ai vu avec admiration s'ouvrir devant moi une nouvelle carrière, où chaque jour l'observateur marche de surprise en surprise ; les observations les plus intéressantes viennent en foule s'offrir à lui ; il se trouve dans un monde nouveau ; il craint de se faire illusion ; il doute si tout ce qu'il voit n'est pas un beau rêve, un véritable enchantement ; et l'une des plus douces jouissances qu'on puisse goûter, c'est de voir la raison forcée de reconnaître pleinement la réalité de tous les phénomènes dont l'imagination la plus active pourrait à peine faire soupçonner la possibilité. Non-seulement de nouveaux phénomènes viennent s'offrir continuellement à l'esprit qui suit cette nouvelle

direction , mais encore une multitude d'observations bien constatées et restées pourtant inutiles, parce que, faites isolément, elles ne formaient point un ensemble , parce qu'on ne les rattachait pas à une même cause, et qu'elles n'entraient pas dans le système de nos connaissances, trouvent naturellement leur place , se prêtent une lumière réciproque , et jettent un grand jour sur la partie la plus intéressante de notre philosophie. L'édifice des sciences devient bien plus complet, quand on fait entrer dans sa construction tous ces matériaux réunis qui, auparavant épars, ne faisaient qu'attester l'insuffisance des théories régnautes.

Quand quelque fait paraît ainsi sortir de la sphère de nos connaissances, ou même quand il paraît les contredire , si ce fait est en même-temps bien constaté, au lieu de le laisser là et de passer outre, sans en tenir compte, il est bien plus sage de s'y arrêter, de le considérer sous toutes ses faces, et de le rapprocher de ceux qui présentent quelque ressemblance avec lui : c'est le vrai moyen de perfectionner nos connaissances et d'acquérir des idées exactes de la nature ; agir autrement , c'est vouloir s'abuser soi-même et s'en laisser imposer par l'apparence de systèmes défectueux. « Je ne » suis pas, dit un philosophe moderne (1), du » nombre de ceux qui croient qu'on avance les » sciences en s'attachant à un système malgré

(1) Maupertuis , dans sa *Vénus physique*.

» quelque phénomène qui lui est évidemment
 » incompatible, et qui ayant remarqué quelque
 » endroit d'où suit nécessairement la ruine de
 » l'édifice, achèvent cependant de le bâtir, et
 » l'habitent avec autant de sécurité que s'il était
 » le plus solide. »

Il est vrai que tout le monde ne pense pas
 comme ce philosophe, et il paraît que les adver-
 saires du Magnétisme ont cru devoir adopter des
 principes différens de ceux que je viens d'énoncer.
 C'est ainsi que l'un d'eux, à propos de certains
 faits fort étranges, auxquels, dit-il, il ne lui est
 pas possible de refuser sa croyance, malgré toute
 la répugnance qu'il éprouve à les adopter, se flatte
 que, s'il est forcé de les recevoir, au moins il a la
 sagesse de les placer uniquement dans sa mémoire,
 hors de rang, et sans que son esprit s'avise d'en
 tirer aucune conséquence, d'en déduire le moindre
 jugement. Il peut bien s'applaudir de sa raison,
 mais je ne crois pas que beaucoup d'esprits sages
 l'en félicitent.

Dans l'histoire des découvertes de l'esprit hu-
 main je ne vois rien de si incompréhensible que
 l'indifférence qu'on témoigne aujourd'hui pour le
 Magnétisme animal. Quoi de plus étrange, en effet,
 que de voir, dans un siècle où la communication
 des idées est si facile, une découverte si simple,
 qu'elle est à la portée des hommes les plus mé-
 diocres, et si grande, en même temps, qu'elle ne
 peut manquer de faire l'admiration des plus grands

génies, de voir, dis-je, cette découverte, qui doit jeter un si grand jour sur la connaissance de l'intelligence humaine, renfermée dans le cercle étroit d'un petit nombre de croyans qui ne cherchent pas à en faire un mystère, mais qui n'osent parler qu'avec timidité de la vérité qu'ils ont découverte.

S'il s'agissait d'idées théoriques à faire admettre, d'un système à faire adopter, on concevrait, quelque fondées que fussent les prétentions des partisans de la nouvelle doctrine, combien ils pourraient éprouver de difficultés à faire triompher la vérité; mais il s'agit de *faits* que tout le monde peut voir, que tout le monde peut observer, que tout le monde peut produire; et bien certainement on ne pourra pas concevoir un jour comment une vérité si facile à vérifier, a pu être si long-temps un objet de contestation: disons mieux, comment elle a pu si long-temps rester ignorée.

Car, j'en appelle ici, MESSIEURS, à tous ceux d'entre vous qui ne se sont pas spécialement occupés du Magnétisme. En est-il un seul, parmi ceux même qui se sont le plus ouvertement déclarés contre lui, qui puisse dire l'avoir examiné avec un esprit suffisamment attentif? en est-il un seul qui se soit exactement informé des prétentions de ses partisans? J'aurai atteint le but que je me suis proposé dans ces conférences, si, fixant votre attention sur ce sujet, et vous persuadant de son importance et de sa grande utilité, je parviens à vous engager à faire des expériences faciles, qui vous conduiront

bientôt à la plus entière conviction ; car je puis affirmer ici , que de tous ceux que j'ai décidés à examiner les phénomènes du Magnétisme animal avec un esprit impartial , il n'en est aucun qui ne soit convaincu de leur réalité.

Je dirai simplement ce que j'ai vu , et j'indiquerai les procédés bien simples , au moyen desquels vous pourrez obtenir les mêmes résultats ; car, MESSIEURS , il ne s'agit pas ici d'un pouvoir qui soit le partage exclusif d'un petit nombre d'hommes privilégiés ; il s'agit d'une faculté commune à tous , variable , sans doute , comme toutes les autres , suivant les individus , mais dont je ne crois pas que personne soit totalement dépourvu. Engager à voir , voilà à quoi se bornent mes prétentions , dans un temps où il semble que ceux qui en appellent à l'expérience devraient au moins être écoutés.

Pour citer un exemple très-récent de cette vérité , avec quelle obstination ne niait-on pas , il n'y a encore que quelques années , le phénomène de la chute des pierres aérolites , en traitant de visionnaires et de fous ceux qui disaient en avoir été témoins ? Il existait pourtant un nombre de témoignages suffisant pour entraîner la conviction de tout homme raisonnable , comme on peut le voir dans l'article de l'*Encyclopédie méthodique* , où on s'est plu à les rassembler. Combien , aussitôt qu'on s'est enfin décidé à vouloir bien entendre parler des *faits* , n'a-t-il pas été facile de se convaincre d'un phénomène qu'on

ne voulait pas examiner , parce qu'on le regardait comme impossible ? Il faut avouer pourtant que l'incrédulité sur ce point était plus pardonnable que celle qu'on montre aujourd'hui : car quelque réelle que fût l'existence du phénomène méconnu , il était impossible de l'obtenir à volonté , il fallait que des circonstances tout-à-fait fortuites vissent l'offrir , et on ne pouvait se préparer d'avance à l'observer ; mais il n'en est pas ainsi de la vérité que je viens vous annoncer : les phénomènes qui la mettent en évidence , dépendent de nous , nous pouvons les produire quand nous le voulons , et il faut vraiment vouloir ne pas voir , pour ne pas être convaincu.

La plus grande partie de nos préjugés dans les sciences viennent aussi de ce que ne pouvant contempler dans leur ensemble les phénomènes de la nature , et n'en considérant jamais qu'une très-petite partie , nous voulons néanmoins , sur cette partie , juger de la totalité de ses lois. La direction commune des esprits détermine ordinairement notre attention sur tel ou tel point ; et d'après cette étude toujours très-bornée , nous nous formons l'idée d'une nature imaginaire , tout-à-fait différente de la nature réelle , que nous ne pouvons pas embrasser dans son immensité. Des circonstances fortuites déterminent souvent l'attention de chaque siècle vers la direction qu'il affecte , et de là naissent , dans les différens âges , des idées totalement différentes , et quelquefois

tout-à-fait opposées , sur la vraisemblance et sur la possibilité des faits.

Il y a à peine un siècle que les esprits, vivement frappés de l'idée de la possibilité de l'influence qu'un homme peut exercer sur un autre homme, et ne voyant partout que les effets de ce pouvoir imaginaire, étaient encore plongés dans toutes les rêveries de l'art des enchantemens; mais les extrêmes se touchent, et bientôt les savans, plus éclairés et fortement frappés des erreurs précédentes, sont tombés dans une incrédulité tout-à-fait opposée aux anciennes superstitions. L'influence vitale qu'on s'obstine à ne vouloir pas recevoir, aujourd'hui qu'elle est présentée dans toute sa simplicité, est peut-être la même qui, autrefois adoptée sans examen, mal observée et grossie par l'imagination, avait donné lieu à toutes les fables de la magie. Nous ne pouvons voir la nature qu'au travers de nos préjugés, ils nous entourent sans cesse comme des nuages, et dérobent la vérité à nos yeux. Les siècles s'écoulent au milieu de ces ténèbres, mais chacun ne voit pas celles dont il est environné, parce qu'elles ne deviennent sensibles qu'à une certaine distance. Cette illusion, qui nous fait croire ainsi que nous sommes parvenus à la connaissance parfaite de la nature, et que nous avons toutes les lumières qui peuvent nous éclairer sur les phénomènes qu'elle présente, ayant sa source dans des causes qui, subsistant sans cesse, ont produit de tout temps

les mêmes effets , je vous prie de me permettre de m'arrêter un instant sur ce sujet.

L'ensemble de nos connaissances n'est pas formé de parties isolées et indépendantes les unes des autres. Il existe entre elles une liaison nécessaire ; et la chaîne qui les unit , quoiqu'elle ne soit pas toujours visible , n'en existe pas moins réellement.

Que de tel système de métaphysique découlent tels principes de morale ; que ces principes admis nous conduisent à telle ou telle forme de gouvernement ; qu'ils modifient nos lois , notre jurisprudence , c'est ce que tout le monde admettra facilement , quoique notre esprit ne passe pas toujours d'une de ces parties de la philosophie à l'autre par des raisonnemens dont il se rend bien compte , mais qu'il se sente entraîné souvent par des conséquences qu'il tire à son insu.

Le même enchaînement existe encore entre différentes parties qui paraissent d'abord bien loin d'avoir une semblable liaison entre elles. L'étude des sciences exactes , par exemple , donne à ceux qui s'y livrent spécialement une certaine tournure d'esprit qu'ils porteront dans toutes les parties des connaissances humaines. Ils mettront partout la justesse et la rigueur des raisonnemens mathématiques ; ennemis des hypothèses et des conjectures hasardées , ils voudront toujours une croyance basée sur des faits , et n'abandonneront jamais la règle et le compas de la géométrie.

Avec les mêmes données , un géomètre , un

naturaliste, un métaphysicien, pourront être conduits à des conclusions tout opposées; ils ne verront point les mêmes choses de la même manière, n'en tireront point les mêmes résultats, ne recourront point aux mêmes explications pour en rendre raison.

Cette puissante influence n'agit pas seulement sur les idées des hommes en particulier, elle modifie même celles de toute une génération. C'est elle qui, considérée dans la généralité de ses résultats, forme ce qu'on appelle *l'esprit du siècle*, et qui entraîne si puissamment ceux-mêmes qui paraîtraient nés pour la diriger.

Il est d'autant plus difficile de résister à cette tendance générale vers une certaine manière de voir, qu'on est entraîné par une force qui agit sans cesse et sans qu'on sente son influence; nous ne nous apercevons pas du mouvement que nous faisons, parce que tout ce qui nous entoure marche avec nous: tout concourt à produire le même effet. L'éducation qu'on nous donne dès l'enfance nous moule à la forme générale; on s'empare de notre esprit avant qu'il soit formé, on lui imprime les premiers mouvemens, on le lance dans la direction générale, et nous entrons dans le domaine des sciences emportant pour jamais avec nous la trace ineffaçable des premières impressions. Nous sommes subjugués par les grands noms de ceux que nous reconnaissons pour nos maîtres, et que la vénération de tout un siècle recommande à notre

respect. Nous marchons sur leurs pas en nous appuyant sur leurs principes , et en suivant la route que leurs travaux nous ont indiquée.

Quand on considère de loin et hors de son influence les effets de cet inconcevable pouvoir , on a peine à croire comment il a pu soumettre si impérieusement les plus grands génies ; et , pour me borner à prendre les exemples les plus connus , ne voyons-nous pas les savans mêmes qui se sont le plus illustrés par la culture des sciences exactes , payer le tribut aux idées les plus ridicules de leur siècle ? *Ticho-Brahé* , le restaurateur de l'astronomie dans les temps modernes , *Ticho* , le plus infatigable observateur du ciel , qui a enrichi la science de plus d'observations qu'aucun de ceux qui l'ont suivi dans la même carrière ; *Ticho* , qui ne voulait fonder la science que sur des faits , partageait son temps entre les travaux de l'alchimie et les veilles de l'astronomie. Il était dominé par le prestige de l'astrologie judiciaire ; et une grande partie de ses ouvrages fut consacrée à la défense et à la propagation de cette rêverie de son siècle.

Kepler , son successeur , d'un génie plus vaste encore , qui reconnut les effets de la gravitation universelle , et l'influence de la lune sur les marées , *Kepler* , qui fraya la route à *Newton* , attribuait les mouvemens des corps célestes à une force animale , et écrivit un livre sur les propriétés mystérieuses des nombres (1).

(1) *Harmonices mundi.*

Newton commenta l'Apocalypse.

Qui peut se flâter d'échapper à une influence qui a subjugué tant de grands hommes et les a fait tomber dans des erreurs dont les plus faibles esprits rougiraient aujourd'hui ?

Nous n'avons plus à craindre de pareils écarts de la raison. Nous ne reconnaissons d'autres lois que celles qui sont prouvées par l'expérience. On a vu disparaître avec les siècles d'ignorance ces causes occultes, ces influences mystérieuses avec lesquelles on rendait raison de tout, parce qu'on n'admettait aucune loi déterminée à ces forces imaginaires. La méthode de notre siècle est la méthode d'observation.

Mais l'observation a été portée sur les forces mécaniques, les seules qui se prétent à la rigueur des calculs. Les sciences physiques ont acquis un degré de perfectionnement dont à peine on devrait les croire susceptibles; les belles découvertes qui honorent le temps où nous vivons ont attiré vers elles l'attention de tous les esprits. Les grands hommes qu'elles ont illustrés ont déterminé la direction de leurs contemporains, tout a suivi leurs traces; leur influence s'est répandue partout, et les vieilles erreurs ont été plongées dans l'oubli qu'elles méritaient.

Au milieu de cette régénération générale, l'esprit du siècle épuré est tombé dans un excès tout-à-fait opposé : on n'a plus eu recours à des lois imaginaires, pour rendre compte des phénomènes

de la nature ; mais on a donné une extension trop considérable à celles qu'on avait observées ; et comme si nous avions la présomption de croire qu'aucune des lois de la nature ne nous fût inconnue , nous nous obstinons à rejeter avec opiniâtreté les phénomènes qui ne rentrent pas dans celles que nous avons observées. Ce défaut est surtout commun chez les hommes qui se sont le plus occupés des sciences , et qui se sont accoutumés à rattacher aux lois admises tous les phénomènes qui les ont frappés ; car si , en même temps , ces hommes ne sont pas doués de cette force d'esprit qui fait les grands génies et les élève au-dessus des préjugés de la science même ; si leur vue élevée n'est pas capable d'embrasser d'un seul coup-d'œil le domaine des sciences qu'ils ont parcouru , et d'en reconnaître les limites , ils tourneront éternellement dans le même cercle , sans pouvoir jamais en sortir.

On peut naturellement tirer de tout ce que je viens de dire , une conséquence qui semble d'abord étrange , mais que je crois juste ; c'est que toutes les fois qu'il s'agit d'une vérité qui sort du cercle des idées reçues , les savans sont les hommes les moins bien disposés pour la juger sainement. Une nouvelle vérité , en portant la lumière dans quelque partie de nos connaissances , substitue la réalité à nos illusions , et nous montre les objets dans la nature autrement que nous les avons imaginés dans nos systèmes. Or , il en coûte tou-

jours beaucoup pour se défaire d'opinions anciennement adoptées; et comme l'habitude a plus d'empire sur nous que la raison, une erreur à laquelle nous sommes accoutumés, nous séduit toujours davantage qu'une vérité que nous apercevons pour la première fois. Les hommes qui se sont beaucoup occupés de science, ayant plus long-temps travaillé leurs idées, doivent avoir acquis des habitudes de voir et de penser, plus difficiles à détruire que celles des autres hommes; et ils ne reçoivent la vérité qu'on leur présente, qu'autant qu'ils peuvent la faire entrer dans le cadre de leurs idées antérieures. L'histoire de toutes les découvertes pourrait nous offrir la preuve de cette vérité. Qu'on jette les yeux sur les siècles passés, et on verra que les obstacles opposés de tout temps aux nouvelles vérités sont venus des hommes les plus distingués. Les nouvelles découvertes heurtent surtout les opinions des savans, et ce sont aussi les savans qui, dans tous les temps, se sont élevés contre elles.

Nous ne rappellerons pas ici les exemples si connus de Galilée, persécuté pour avoir mis en évidence ce vrai système des cieux; de Christophe Colomb, annonçant en vain le nouveau monde; d'Arvée, démontrant pendant trente années la circulation du sang, sans pouvoir y faire croire. Des exemples encore plus récents peuvent montrer la même vérité. On sait combien de temps la Faculté de médecine a condamné la pratique du quinquina

si précieux dans les fièvres intermittentes , où rien ne peut remplacer son emploi ; celle de l'antimoine , dont on fait un usage si fréquent aujourd'hui. En 1636 , après de longues discussions et de vains efforts de la part des partisans du nouveau médicament , la Faculté flétrit et chassa de son sein un célèbre médecin qui avait , malgré son arrêt , fait usage de l'émétique réprouvé. N'a-t on pas vu même , de notre temps , l'inoculation proscrite par la même Faculté qui , dans un décret lancé en 1745 , contre cette nouvelle pratique , la traita de *meurtrière* , *criminelle* et *magique* ? On ne saurait trop le répéter , c'est au milieu du dix-huitième siècle que la Faculté parlait ainsi de l'inoculation : après plus de dix ans de débats qui auraient dû l'éclairer , non moins animés contre les inoculateurs , qu'elle l'a été depuis contre les magnétiseurs , elle les désignait sous le nom de *bourreaux et imposteurs* , et elle appelait les inoculés *des dupes* et *des imbécilles*. Enfin , de nos jours , n'avons-nous pas vu la vaccine , la plus utile des inventions qui honorent notre siècle , éprouver presque les mêmes difficultés à triompher ? Il y avait un grand nombre d'années que la découverte était faite dans une province éloignée de la capitale , où elle était reléguée au rang des superstitions , quand *Jenner* , après avoir été condamné par les savans , comme c'est la coutume , parvint enfin à la faire triompher.

Il semblerait que tant de vérités méconnues et

persécutées devraient nous rendre plus circonspects, en nous montrant combien il est téméraire de nier des faits même, quand ils nous paraissent étranges, sans les examiner avec assez de soin pour les juger d'une manière convenable ; mais nous n'en agissons pas ainsi, l'expérience des siècles passés est perdue pour nous, ou du moins nous n'en tirons que des instructions stériles, et qui ne nous servent plus de rien, quand l'occasion se présente d'en faire usage ; car telle est la nature de notre esprit, que les choses qui nous paraissent les plus claires, quand nous les considérons en elles-mêmes et d'une manière générale, nous ne savons plus en faire l'application dans les cas particuliers, quand nous sommes égarés par nos préjugés et nos préventions.

Il n'est personne, par exemple, qui ne convienne en général, et de l'incertitude de nos théories, et du ridicule qu'il y aurait à nier des faits, uniquement parce qu'ils ne s'accorderaient pas avec les idées que nous nous sommes faites de la puissance de la nature ; et, pourtant, les mêmes hommes qui sont les mieux persuadés de cette vérité, pourront rejeter le Magnétisme, non pas qu'il contredise aucune des lois observées de la nature, mais seulement parce que les phénomènes qu'il présente paraissent conduire à des conséquences différentes des idées qui sont aujourd'hui les idées dominantes de notre siècle. Mais par quelle étrange contradiction l'esprit

humain , pour qui la vérité paraît avoir tant de charmes , qui semble même la rechercher avec l'inquiétude du besoin , ne sait-il plus la reconnaître , et la rejete-t-il avec mépris quand elle se présente à lui ; c'est que nous ne jugeons pas les choses en elles-mêmes , et que nous ne savons plus les voir qu'au travers de nos préjugés ; c'est que nous ne savons plus chercher simplement si une chose *est* , mais que nous commençons par nous demander *si elle est possible* ; c'est qu'au lieu de nous occuper des moyens de la constater , nous rêvons à la manière dont nous pourrions l'expliquer ; il est résulté de cette méthode vicieuse , qu'ayant commencé par imaginer , d'après le petit nombre des phénomènes qui nous sont connus , quelques lois générales que nous regardons fausement comme les seules lois de la nature , et ne voulant jamais admettre que les faits qui peuvent s'expliquer par elles , nous nous fermons ainsi la route qui pourrait nous conduire à la vérité.

C'est en raisonnant d'une manière aussi vicieuse , qu'on a été conduit à rejeter , sans examen , les phénomènes du Magnétisme animal , sous le prétexte ridicule que , les reconnaître , ce serait courir le risque de ramener les esprits à la croyance des causes occultes. Et tous les jours on rencontre dans le monde des personnes qui font aux magnétiseurs le reproche de raconter sans cesse des faits dont ils ne peuvent donner aucune explication. Je crois qu'il est d'autant plus à propos de répondre

à ce reproche si peu fondé, que personne, jusqu'ici, ne s'est occupé d'éclaircir la question, en déterminant d'une manière positive ce qui constitue une véritable explication, quand il s'agit des phénomènes de la nature.

Il n'y a primitivement pour nous, dans la nature, que des faits particuliers; et l'enfant privé de raison, ainsi que les animaux, éprouvent des sensations isolées qui se succèdent, mais sans apercevoir aucune relation entre elles; ce n'est qu'avec le temps et suivant quelques philosophes, par suite seulement d'une expérience répétée, que nous en venons à établir entre elles les relations mutuelles de causes et d'effets.

Si deux phénomènes *A* et *B* sont tels que nous soyons certains que le phénomène *B* n'a eu lieu que parce que le phénomène *A* existe, nous disons que *A* est la cause de *B*.

Je ne veux pas discuter ici si cette notion de cause et d'effet, si cette relation sentie entre deux faits qui nous frappent isolément, sont uniquement le produit d'une expérience répétée; si elle ne serait pas une des formes nécessaires imprimées par notre entendement à nos perceptions; ou si plutôt, comme l'a avancé, dans ces derniers temps, un psychologue, nous ne tirons pas cette notion de la conscience des produits de notre propre activité: c'est là un des points débattus entre les deux principales écoles de philosophie régnantes, et sa discussion n'est pas de mon sujet. Bornons-

nous ici à reconnaître que la notion de cause et d'effet, appliquée à deux phénomènes particuliers, résulte en nous d'une liaison aperçue entre eux, de telle sorte que nous soyons certains que le second n'aurait pas été produit, si le premier n'existait pas.

Jusque là, et tant qu'il ne s'agit que de deux faits simplement considérés dans leur rapport mutuel, il n'y a pas lieu à difficulté; et les notions qu'on peut avoir au moins sur l'existence réelle de la liaison, sont assez claires.

Mais l'esprit humain n'en reste pas là; ce n'est pas assez pour lui d'avoir trouvé la cause d'un fait, il veut encore trouver la cause de la cause; et de cause en cause il arrive ainsi à une cause primitive, au-delà de laquelle il n'est plus possible de remonter.

Différens phénomènes semblent d'abord n'avoir aucune relation entre eux; quand l'esprit humain veut remonter à leur source, ces phénomènes le conduisent tous à une même loi qu'il est forcé de reconnaître pour primitive et pour une des conditions nécessaires de l'existence du monde.

Ramener ainsi un ou plusieurs phénomènes à une grande loi unique, c'est ce qu'on appelle en *rendre raison*, en *donner l'explication*, en *trouver la cause*. (1)

(1) Ainsi on voit qu'expliquer un phénomène n'est autre chose que montrer comment il dépend de telle ou telle loi connue de

Prenons pour exemple l'attraction. Newton voit tomber de sa main les corps qu'il cesse de soutenir ; il voit les planètes rouler dans des ellipses de diamètres différens , avec des vitesses variables. En remontant au principe primitif de ces deux phénomènes , il trouve qu'ils dépendent d'une même loi générale , éternelle , primitive , la même qui arrondit la goutte de rosée , et qui a déterminé la forme du globe que nous habitons. Cette loi bien connue , dont les effets sont calculés de manière que nous pouvons prévoir comment elle sera modifiée , suivant les différentes circonstances dont nous connaissons l'action , en raison des masses et des distances , nous lui donnons un nom ; nous l'appelons *Attraction* , et nous disons que l'attraction est la cause de tous les phénomènes qui nous ont conduits à la reconnaître.

Remarquons ici qu'il y a une grande différence entre l'acception que nous donnons au mot *cause* , et celle que nous lui avons donnée d'abord. En effet, il s'agissait premièrement d'un fait qui produisait un autre fait : maintenant le mot *cause* exprime , pour ainsi dire , une idée collective qui renferme la connaissance du résultat de toutes les observations qui ont conduit à la grande loi. Et voyez ,

la nature. Expliquer est aussi quelquefois faire une supposition telle , que les faits observés en soient une conséquence nécessaire. Quand Copernic découvrit le mouvement de la terre , il fit une hypothèse qui expliquait tous les mouvemens des corps célestes.

MESSIEURS, la différence que cela introduit nécessairement pour le sujet qui nous occupe ; tant qu'il s'agissait d'un fait , on pouvait toujours chercher un autre fait dont il était la suite ; mais quand il s'agit d'une loi , où aller chercher ce qui la produit ? On a coutume de parler , à propos de pareilles questions , des limites assignées à nos connaissances , et de la faiblesse de l'esprit humain : on a tort ; de pareilles questions ne sont pas difficiles , elles sont insolubles , et n'ont absolument aucun sens. Quelle idée pourrait avoir celui qui chercherait la cause de l'attraction ? Conçoit-on un phénomène plus général dont celui-là puisse être le résultat ? L'attraction existe , parce qu'elle existe ; elle est un produit primitif de la volonté du Créateur , ou bien , pour ceux qui ne voudraient reconnaître dans le monde que la fatalité , c'est une propriété nécessaire de la matière : dans les deux cas , on ne peut pas aller au-delà.

Chercher à lier les faits de manière à en tirer quelqu'une de ces lois générales , c'est ce que font les vrais savans , c'est là ce qui peut contribuer au perfectionnement des sciences.

Mais chercher à remonter au-delà de ces principes de nos connaissances , c'est une erreur dans laquelle les bons esprits ne tomberont jamais.

On peut remarquer ici combien le défaut de précision dans les termes peut introduire d'obscurité dans les pensées. N'entendons-nous pas

tous les jours énoncer des propositions tout-à-fait contradictoires ? ne répète-t-on pas sans cesse qu'il est d'un esprit sage de vouloir se rendre raison de tout ? et d'un autre côté les hommes les plus éclairés ne disent-ils pas que la manie de vouloir tout expliquer perd tout ?

Ces deux propositions sont également vraies , si on les considère chacune sous leur vrai point de vue. Je n'ai pas besoin de le répéter , tant qu'on n'a que des faits isolés , il faut chercher à les réunir pour en tirer des lois générales. Quand on est arrivé à ces lois , la raison ne permet pas d'aller plus loin ; il est encore évident que , comme nous ne pouvons pas nous flatter d'être parvenus à la connaissance de toutes les lois de la nature , il ne faudra pas rejeter un phénomène par cela seul qu'on n'en peut trouver l'explication dans aucune d'elles , et que , se conduire ainsi , ce serait poser gratuitement des bornes aux progrès de l'esprit humain , et se tracer un cercle étroit , au-delà duquel on nierait tout.

Les mêmes notions acquises sur ce qu'on doit entendre par cause première , quand il s'agit des phénomènes de la nature , vont nous servir à montrer la futilité de l'objection que j'ai dit qu'on avait coutume de faire contre le Magnétisme animal , en nous mettant à même de déterminer ce qu'on doit entendre par l'expression de cause occulte.

D'après ce que nous venons de dire , une cause

première ne pouvant être connue que par les effets qu'elle produit, il est évident qu'on ne peut entendre par cause occulte que celle dont les effets ne sont pas bien déterminés. S'il en était autrement, on serait forcé de reconnaître que tout dans l'univers serait régi par des causes occultes : l'attraction, l'électricité, le galvanisme seraient des causes occultes. Quoi de plus occulte, alors, que l'influence de la volonté de l'homme sur les mouvemens?

Mais revenons à l'objection faite contre le Magnétisme animal. Quelle peut être l'idée de ses adversaires, quand ils disent que l'admission des phénomènes dont il est question tend à introduire dans notre siècle la croyance aux causes occultes? Veulent-ils dire que la nature première de la cause qui produit ces phénomènes nous est inconnue? Si c'est là ce qu'ils entendent, ils ont parfaitement raison, et le Magnétisme a cela de commun avec toutes les branches de nos connaissances. Veulent-ils dire, au contraire, que les effets du Magnétisme ne sont pas encore assez connus pour qu'on puisse déterminer avec exactitude comment ils peuvent être modifiés, suivant l'état et la disposition de la personne qui les éprouve? Ils ont encore parfaitement raison; mais que peut-on conclure de là? Rien autre chose, sans doute, si ce n'est qu'on doit les observer avec plus de soin qu'on ne l'a fait jusqu'ici.

Ce ne sont pas ceux qui font tous leurs efforts

pour fixer l'attention sur des phénomènes intéressans, qui cherchent à les rattacher à une même cause et à déterminer le mode de son action, qu'on doit accuser de vouloir introduire une marche peu rigoureuse dans la philosophie ; ce sont bien plutôt ceux qui se refusent à vouloir observer des faits constatés, sous prétexte qu'ils sont impossibles, et qui ne veulent pas reconnaître une nouvelle faculté évidente dans l'homme.

On a fait autrefois, en France, à ceux qui voulaient y introduire la notion de l'attraction, le même reproche qu'on fait aujourd'hui aux magnétiseurs. On les accusait de vouloir ramener les esprits à la croyance des causes occultes, et cette expression, aussi mal entendue alors qu'elle l'est aujourd'hui, retarda long-temps parmi nous l'admission d'une des plus grandes vérités de la nature.

On ne concevra pas sans doute, aujourd'hui, comment on pouvait parler de cause occulte à propos d'une loi si bien déterminée et si exactement calculée dans ses modifications, que nous n'en connaissons aucune qui soit mieux connue. Tout cela est vrai ; mais ce n'était pas ainsi que l'entendaient les ennemis de l'attraction. Les Cartésiens étaient accoutumés à attribuer la chute des corps à l'effort des tourbillons qu'ils supposaient les entraîner dans leurs mouvemens. Newton se contentait de dire que les corps étaient attirés vers le centre de la terre, sans supposer aucune matière subtile ou rien de semblable ; et

les Cartésiens ne voyant plus cette cause physique qu'ils faisaient agir dans leur système, s'écrièrent que la philosophie newtonienne tendait à faire admettre une cause occulte.

Un pareil raisonnement paraît bien dénué de sens, et pourtant je ne crois pas qu'il ait donné lieu à l'éclaircissement de la question de la part des partisans de Newton. Voltaire, qui fut un des premiers propagateurs de la grande découverte en France, disait à ce sujet : « On se moque de ceux qui croient aux causes occultes ; on devrait se moquer de ceux qui n'y croient pas. » Ce qui montre qu'il prenait l'expression dans le même sens que ses adversaires ; et véritablement, dans ce cas, comme je l'ai dit, on ne doit voir que des causes occultes dans le monde ; et pour ne pas sortir du dernier exemple que j'ai pris, n'était-ce pas par une cause occulte que les tourbillons de Descartes tournaient dans le sens qu'il supposait.

A. BERTRAND,

Docteur-Médecin de la Faculté
de Paris.

Fin de la première Séance.

ANNONCE.

L'Introduction aux Archives périodiques du Magnétisme animal, formant un ouvrage de seize feuilles d'impression in-8°, a été tirée à part, à un petit nombre d'exemplaires, portant pour titre : **LE MAGNÉTISME ÉCLAIRÉ**, etc.

Les personnes qui désireraient s'en procurer en trouveront au prix de 3 fr. chez les Libraires

BARROIS, rue de Seine, n° 10, faubourg St-Germain.

TREUTTEL et WURTZ, rue de Bourbon, n° 17.

BÉLIN-LE PRIEUR, quai des Augustins, n° 55.

BATAILLE et BOUSQUET, Palais-Royal, galerie de bois, n° 246 et 247.

Ainsi que chez tous les Libraires, marchands de nouveautés, à Paris.

A V I S.

Les *Archives du Magnétisme animal* paraissent depuis le 1^{er} mai 1820 , par numéros de six feuilles d'impression in-8° chacun. On en fournira douze numéros , au moins , par *An.*

Cet ouvrage périodique est divisé par tomes ou volumes composés de trois numéros chacun , et terminés par une table des matières.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

24 fr. pour 12 Numéros.

15 fr. pour 6 Numéros.

7 fr. pour 3 Numéros.

On ne peut s'abonner qu'à partir du commencement d'un trimestre.

Les frais d'envoi se paient à part , tant pour les départemens de la France que pour les pays étrangers, et feront une augmentation de 35 centimes pour chaque numéro.

Le Bureau des abonnemens est à Paris chez M. BARROIS l'aîné, libraire, rue de Seine, n° 10 , chez lequel on souscrit.

On s'abonne également chez tous les Directeurs

des Postes et chez tous les principaux Libraires français et étrangers.

Les ouvrages à annoncer, les articles à insérer, ainsi que les réclamations et les lettres relatives à l'abonnement et à l'expédition des numéros des *Archives du Magnétisme animal*, doivent être adressées, francs de port, à M. BARROIS l'aîné, libraire, rue de Seine, n° 10, à Paris.

ERRATA.

Tom. II, pag. 43, ligne 5, *Sine* ; lisez *Fine*.